



ANNE DE RUSSIE

ET

CATHERINE D'AUTRICHE.

ANNE DE RUSSIE

ET

CATHERINE D'AUTRICHE,

OU

LES CHEVALIERS
DE L'ORDRE TEUTONIQUE,
ET LA MÈRE ÉCUYER.

PAR Mme. BARTHÉLEMY-HADOT,
Auteur des MINES DE MAZARA, etc. etc.

Les hochets de la grandeur sont entourés des grelots de la Folie. De lâches flatteurs les agitent sans cesse. Leur bruit, en étourdissant les jeunes princes, les empêche quelquefois d'entendre les avis de la sagesse, et même les cris aigus de la souffrante humanité.

Tiré dudit ouvrage.

TOME TROISIÈME.

PARIS,
Chez PIGOREAU, Libraire, place St.-Germain-l'Auxerrois, n°. 20.

1813.

ANNE DE RUSSIE

ET

CATHERINE D'AUTRICHE.

CHAPITRE XV.

La position où se trouvait Léopold était affreuse. Sa mère existait, mais en quel lieu? ce n'était point à la cour de Frédéric IV son père; il n'eût point souffert que sa fille, innocente du crime dont on l'accusait, n'eût pas reparu en Lithuanie avec tout l'éclat qui lui était dû.

Élisa, Hubert et le bon Zelki étaient des témoins irrécusables contre Ponioski. Par bonheur, il en vint un autre encore. Celui-là donna la preuve de tous les crimes du ministre.

Pierre, ce brigand que l'on connaît déjà, instruit de la fuite de celui qui l'avait employé, et de l'existence de Catherine, résolut d'aller promptement en Russie, pour éviter d'être reconnu et arrêté; mais il ne put effectuer son émigration.

Comme il passait près du camp où commandait Ernest, il fût soupçonné par une compagnie de Teutons, arrêté, et conduit au quartier.

Les plus grands scélérats ne sont pas inaccessibles à la crainte. Il ne put s'empêcher de dire : *Je suis perdu !* On lui demanda quelle était sa profession, d'où il venait, où il allait.

Il avoua que son dessein était d'aller rejoindre le seigneur Ponioski. Ah ! dit-il, si l'on veut m'accorder

la vie, je découvrirai un grand secret, qui causera le bonheur de Léopold ; car, d'après ce que je puis prévoir, le crime que Ponioski voulait me faire commettre n'aura pas eu lieu. Explique-toi, lui dit Ernest, devant lequel on l'avait amené, je te promets la vie. — Je veux aussi l'assurance de ma liberté. Je vous promets de devenir honnête homme. — Si ce que tu vas nous dire est d'une importance aussi grande que tu l'annonces, tu seras libre, et de plus généreusement récompensé. Qu'exigeait de toi le perfide Ponioski ? — Que je donnasse la mort à la mère du grand-duc...— Il y a trois ans que nous pleurons la perte de cette femme si injustement accusée.—Oh ! oui, bien injus-

tement. C'est moi qui ai paru vouloir frapper Léopold, et j'agissais par les ordres d'Anne de Russie et du ministre. Pour jeter tout l'odieux de cette action sur Catherine, qu'on avait résolu de perdre, on m'avait armé de son poignard.

O ma mère, dit Ernest, vous avez été la victime de tant de perfidies! puis, prenant par la main son fidèle écuyer, il ajouta : Cher René, est-il un sort plus affreux que le mien?

Quoi! dit Pierre, vous seriez le prince Ernest, le frère du souverain de la Lithuanie! Eh bien, seigneur, je crois pouvoir vous dire que la duchesse existe encore, du moins j'atteste qu'il y a un mois elle était dans les souterrains du château de

la forêt, à quelques lieues de Troki. On a faussement annoncé sa mort depuis trois années ; mais Léopold ayant dit qu'il voulait faire démolir la partie des appartemens habitée par votre mère, Ponioski eut peur que ses crimes ne fussent découverts, et me chargea de mettre un terme à ses inquiétudes. Le ciel a permis que différens événemens m'empêchassent de me rendre à ses ordres, et j'espère que vous pourrez encore voir et embrasser la trop malheureuse Catherine. Donnez-moi des hommes pour m'accompagner jusqu'au château, et, au lieu de lui donner la mort, je briserai ses fers.

Ernest, au comble de ses vœux, témoignait une joie qui tenait du

délire. O ma mère ! s'écriait-il, vous m'avez bien cruellement abandonné ; mais si nous avons le bonheur de vous retrouver, je veux, par mon respect et mon amour, vous forcer à chérir un jour le malheureux Ernest autant que vous aimiez Léopold.

Dans d'autres momens, il disait : Non, Catherine n'est plus. Ponioski, en abandonnant sa patrie, a voulu se signaler par un forfait. Hélas ! ils ne trouveront peut-être, dans ces vastes souterrains, qu'un corps sanglant et inanimé.

Pauvre jeune homme ! il eût bien voulu marcher à la tête de ceux qui allaient partir pour briser les fers de la duchesse ; mais retenu au camp par le plus impérieux devoir, il ne

peut, sans danger, abandonner le corps d'armée qu'il commande. La nature éplorée réclame son appui ; la patrie en danger attend tout de son courage, et la vie de plusieurs milliers d'hommes le retient auprès des murs de Riga, dont on allait faire le siége.

Tout est prêt pour le départ de Pierre et de ses compagnons.

Un événement les arrête.

Un courrier arrive de Grodno : il demande à parler sur-le-champ au chef de l'armée ; on le conduit à l'endroit où était Ernest : il y apportait des nouvelles sur l'existence de Catherine, et la désertion du ministre Ponioski.

Il y avait vingt-quatre heures que celui-ci avait quitté Grodno, et l'on

avait acquis des preuves certaines de l'émigration du monstre que Léopold comblait, depuis long-temps, de ses bienfaits.

Léopold pensait, pour la première fois, en frère; il jurait à Ernest un attachement inviolable, et l'engageait à faire, de son côté, toutes les démarches qui lui sembleraient nécessaires pour découvrir la retraite de Catherine....

« O mon frère! lui écrivait-il en
» finissant sa lettre, toi que je ne
» connais point, et dont on vante
» le courage et les vertus, formons,
» quoique séparés, l'union la plus
» étroite; espérons que le ciel se-
» condera tous nos projets.

» Lorsque la diète aura terminé
» sa première séance, je me rendrai

» à l'armée; depuis ta naissance,
» on t'a éloigné du palais paternel;
» l'amour que me portait ma mère
» a causé tes malheurs.

» Eh! bien, si je n'ai jamais pu
» jouir du bonheur d'être serré dans
» tes bras, sous les yeux de la du-
» chesse Catherine, ce sera sur la
» brèche des murs de Moscow que je
» te jurerai une amitié éternelle... »

Ce fut après la lecture de cette lettre, que l'intéressant Ernest fit éclater toute sa joie.

O René! dit-il en prenant la main de sa mère, si je te suis cher, tu m'en donneras des preuves; tu feras pour moi toutes les démarches que ma place m'empêche de faire; tu vas parcourir tous les pays; que je doive à ton attachement le bonheur de

retrouver une mère adorée : plus de repos, de paix sans elle.

Seigneur, lui dit Catherine, qui pouvait à peine cacher son émotion, je suis bien assurée que la duchesse aura été chercher un asile à la cour de Frédéric IV ; que là elle est en sûreté ; envoyez d'abord quelqu'un en Autriche : quant à moi, mon poste est ici ; jamais je ne vous quitterai ; mon devoir est de veiller sur vos jours ; j'en dois compte à la patrie, dont vous êtes l'espoir ; j'en dois compte à Catherine, dont vous devez un jour embellir l'existence.

On fit partir, d'après l'avis de l'écuyer, des courriers dans toutes les cours de l'Europe. Par ce moyen, l'honneur de la duchesse recouvrait tout son lustre ; et lorsque cette

mère infortunée croirait nécessaire de paraître, elle n'aurait plus à éprouver la honte de l'accusation qui avait pesé sur sa tête.

On publia hautement dans le duché de Lithuanie l'innocence de la duchesse.

Le médecin qui avait eu la scélératesse de donner un rapport circonstancié de la maladie de Catherine, et qui avait certifié qu'elle était morte, fut arrêté. On lui fit son procès, pendant lequel il avoua tous les crimes de Ponioski. Il fut prouvé, par ses dépositions, qu'Anne de Russie avait été la complice de l'indigne ministre.

Le tribunal condamna ce médecin à mort; mais le souverain commua

la peine capitale en un emprisonnement perpétuel.

Cette affaire terminée, la guerre fut poussée avec une activité qui tenait du prodige. Il y avait deux mois que les troupes étaient maîtresses de la ville de Riga, lorsque Léopold fit marcher un corps d'armée considérable sur Smolensk : c'était là que résidait en ce moment, la cour de Basilowitsz, où le traître Ponioski s'était retiré.

Un événement terrible avait eu lieu en Lithuanie. Le feu avait pris, ou plutôt avait été mis au château de Troki par les agens du perfide ministre de Léopold. Celui-ci avait été souverain faible, fils ingrat ; il se trouvait père malheureux : car,

pendant le tumulte qu'occasionne toujours un incendie, ceux qui l'avaient causé avaient enlevé le petit Philippe. Cette nouvelle parvint à Léopold, tandis qu'il était encore à Grodno.

Il en partit avec la rapidité de l'éclair, arriva jusqu'à son palais. Là, il acquit la triste certitude de son infortune. Il était bien constant que l'enfant n'avait point trouvé la mort au milieu du feu, puisque son appartement avait été respecté par les flammes; mais il paraissait prouvé que cette innocente créature était devenue la victime d'un complot atroce. On n'eut pas de peine à en nommer l'auteur: Ponioski fut accusé.

En effet c'était lui. A l'instant de

son émigration il se rendit à Troki, se présenta au gouverneur de Philippe, et lui demanda qu'il eût à lui remettre cet enfant pour le porter au grand-duc son père.

Le gouverneur connaissait toute l'importance du trésor que l'on avait commis à sa garde. Il refusa de s'en dessaisir sans avoir entre les mains un ordre signé de son souverain. Ponioski dissimula son ressentiment, parut même approuver la fidélité et la prudence du gouverneur, et feignit d'écrire à Léopold pour obtenir l'ordre.

Deux jours se passèrent assez tranquillement. Il employa tous les moyens possibles pour s'emparer du jeune héritier du grand-duché de Lithuanie; mais ce fut sans succès :

son gouverneur ne le quitta pas un seul instant. La nuit qui suivit le troisième jour de sa résidence au palais, on fut réveillé par les cris des gardes, et pendant qu'on portait des secours d'un côté, le perfide ministre s'introduisit dans l'appartement du prince. L'enfant était dans les bras de son gouverneur. Il le lui arracha comme pour le soustraire à la mort qui le menaçait, et sortit du palais à moitié embrasé, avec la promptitude d'un loup-cervier qui emporte sa proie.

D'après le rapport exact que l'on fit au grand-duc, il fut convaincu que son fils avait été porté à la cour de Russie.

Ce fut un aiguillon puissant pour Léopold. L'amour paternel, l'amour

filial le portèrent à se venger enfin de l'infâme Ponioski et de l'odieux Basilowitsz.

Toutes les forces de la Lithuanie se réunirent contre la ville de Smolensk. Cette place, située sur deux montagnes, et dans une vallée sur la rive du Dniéper, offrait de grandes difficultés aux assiégeans. Elle est ceinte de murailles qui ont trente pieds de haut, surmontées de tours à trois étages. Son château-fort est un des plus beaux qu'il y ait en Europe.

Ces obstacles n'épouvantèrent point Léopold. Ce sont, dit-on, les occasions qui font connaître les héros : le fils de Catherine le prouva.

Le siége de Smolensk fut poussé vigoureusement. En vingt-deux

jours cette place fut emportée, et Basilowitsz et sa cour ne durent leur salut qu'à une fuite précipitée. L'armée russe se retrancha sur Wiasma (1). Il fit détruire un pont pour assurer la tranquillité de la ville et empêcher les Lithuaniens de s'en emparer aussi promptement, afin de pouvoir se retirer en ordre dans la ville de Moskow, et attendre là que son armée fût en état de soutenir de nouveaux combats. Mais il avait près de deux cent cinquante lieues à faire : il était à présumer

(1) Wiasma, à neuf lieues de Smolensk, a une enceinte vaste. Les églises et les maisons y sont peintes de couleurs variées, répandues sans goût et sans ordre ; des troncs d'arbres y servent de pavé.

que Léopold et Ernest ne lui en laisseraient pas le temps.

La saison le servit à souhait. On était à la fin de décembre. Le Dniéper ne coulait presque plus, et des monceaux de glace empêchaient de pouvoir faire avancer les troupes de Léopold par le moyen des ponts de bateaux. Il fallut en conséquence qu'elles restassent à Smolensk et dans les environs de cette ville, en attendant que la saison leur permît de continuer la guerre.

Quelle position plus terrible que celle d'un père qui sent son fils, l'unique héritier de son nom et de sa puissance, au pouvoir d'un barbare qui ne connaît d'autres lois que celles que lui dicte sa cruauté ! Léopold avait abandonné la malheureuse

Catherine ; il ne s'était point empressé de se constituer son défenseur. Il n'avait pas eu pour elle la tendresse d'un bon fils, il éprouvait tous les tourmens que peut ressentir un père. Il méritait bien son sort, et les regrets que lui causait le passé ne le justifiaient point aux yeux même de ses sujets. Ils le suivaient au champ d'honneur par amour pour leur pays, par l'intérêt que leur inspirait le fils de leur souverain ; mais ils ne faisaient rien, absolument rien pour Léopold. On ne pouvait lui pardonner d'avoir osé, sans de fortes preuves, abandonner sa mère au pouvoir de Ponioski.

Tandis que Léopold se repentait de la fatale confiance qu'il avait ac-

cordée à son favori, son fils était à la cour de Basilowitsz. On formait sur cet enfant de nouveaux projets, dont la destruction de Léopold était le premier point. Il entrait dans les arrangemens du farouche czar d'épouser la belle Héléna : par ce moyen il se trouvait duc de Courlande, régent de la Lithuanie, et par conséquent maître absolu de trois grands états.

Les chances de la guerre, les échecs qu'il avait éprouvés depuis six mois, en diminuant ses espérances, avaient augmenté sa haine pour tout ce qui portait le nom de Ketler.

Les déclarations de Pierre, celles du médecin, au sujet de Catherine, l'apparition de l'intéressante Elisa

à Grodno; la lettre écrite de la main de l'infortunée duchesse, tout prouvait qu'Anne de Russie, digne fille du plus mauvais des pères, avait été la cause de tout ce qui s'était passé. On disait hautement que Basilovitsz n'avait donné sa fille au duc de Lithuanie, que pour faire le malheur d'un peuple qu'il prétendait bien soumettre un jour à sa barbare domination. Le bruit que causait l'enlèvement du jeune Philippe, était parvenu en peu de jours jusqu'au camp où était Ernest. Que devint Catherine à la nouvelle du malheur dont Léopold était frappé?

Tout l'attachement qu'elle avait eu pour lui se réveilla; une mère

a bientôt oublié les torts de ses enfans.

Combien Catherine souffrait de ne pouvoir déjà pénétrer en Russie, afin d'en enlever cette innocente créature, que ses infortunes lui rendaient si chère! Mais un motif douloureux et puissant la retenait auprès d'Ernest.

A la suite de la prise de Riga et de plusieurs autres places, qui devait faciliter la jonction de l'armée commandée par Ernest à celle de Léopold, le premier avait été blessé dangereusement, et, pendant plus de trois mois, les jours de ce jeune chevalier avaient été dans le danger le plus imminent.

Combien de soins lui furent prodi-

gués par sa mère! combien de larmes elle versa en pansant les honorables blessures qu'il avait reçues!

Cher René! lui disait Ernest, ton amitié m'est bien précieuse; tu me fais supporter la vie; tu adoucis les tourmens que me cause mon douloureux état: mais, je t'en conjure, ménage des jours qui me sont chers. Depuis deux mois tu n'as presque pas goûté les douceurs du sommeil. Ah! si je te perdais, qui deviendrait mon ami, mon consolateur? Tu connais toutes mes pensées; je n'ai point de secrets que ton amitié ne partage; nous pleurons les malheurs qui m'ont privé d'une mère; et lorsque je te parle de mon amour pour la belle Héléna, que je me fais des reproches sur une passion qui doit

faire le malheur de ma vie, tu répands dans mon cœur les plus douces espérances.... J'en sens cependant l'inutilité ; mais une aimable erreur me flatte, et je cesse un instant d'être aussi malheureux.

En effet, Catherine, qui avait eu la dureté de vouer Ernest au célibat lorsqu'il était encore au berceau, souffrait des maux qu'elle avait accumulés sur la tête de son fils : elle formait intérieurement le projet de réparer le tort qu'elle lui avait fait ; mais tant que la guerre devait durer, elle ne pouvait rien entreprendre.

En se rendant l'écuyer de son fils, elle avait déjà réparé une partie de ses injustices envers lui. Un jour que celui-ci poussait de profonds soupirs (elle ignorait encore ce qui

pouvait les occasionner), elle lui prit la main, et avec l'accent de l'amitié et des larmes dans la voix, elle le conjura de lui ouvrir son cœur.

O mon maître, lui dit-elle, partout la victoire accompagne vos pas. Déjà votre nom célèbre égale presque en renommée celui des plus grands hommes de notre siècle; pour triompher des ennemis, vous n'avez qu'à marcher à la tête des braves guerriers que vous commandez. Quel bonheur peut ressembler à celui d'un jeune héros qui compte ses jours par ses exploits? Je sens que le souvenir d'une mère, que long-temps vous avez crue coupable, et dont vous ignorez aujourd'hui la retraite, peut vous affliger; mais

un jour, qui peut-être n'est pas loin, vous la verrez. Elle vous fera oublier, par ses soins et son amour, le trop funeste abandon dans lequel elle a pu vous laisser.

Ah! René, si tu connaissais la nature de mes peines, tu me plaindrais sans doute : l'indifférence d'une mère que j'adorais sans l'avoir jamais vue, en est la véritable source, et l'amour... — Achevez. — Non, René; tu ne m'estimerais plus. — Qu'osez-vous penser, seigneur? Songez donc que mon attachement ne peut pas plus être diminué que mon zèle et mon respect. Est-il rien qui puisse vous enlever une estime si justement méritée? — Eh bien, René, que dirais-tu d'un chevalier teuton qui, lié par un serment

solennel à un corps de braves militaires qui tous ont juré de fuir l'amour et ses douces chaînes, ose murmurer contre son sort, et maudire, presque malgré lui, le vœu qu'il a formé? — Quoi! lui dit Catherine, l'amour est la cause de la profonde mélancolie dont vous êtes atteint? — Ah! si tu connaissais la charmante Héléna, celle pour laquelle nous nous sommes armés! Elle a lancé plus de traits vainqueurs sur mon ame, que je n'ai entrepris de combats pour la défendre contre Basilowitsz. Elle est l'unique objet de mes pensées, le mobile de toutes mes actions. Eh bien! ce prix divin, cette femme adorée, je ne puis y penser sans crime. Je la verrai passer dans les

bras d'un autre... — Cher Ernest, que je vous plains ! — Une mère cruelle a décidé de mon sort ; elle m'a interdit toutes les jouissances de la vie ; je suis seul au monde. Si par malheur, je ne trouve point la mort au milieu d'un combat, je verrai arriver à pas lents la tremblante vieillesse, et quand l'heure désirée de ma mort arrivera, je n'aurai pas un être chéri qui viendra fermer ma débile paupière.

Ah ! Catherine, Catherine, que vous m'avez fait de mal !

La cruelle situation de la duchesse ne peut se rendre. Ses yeux humides de pleurs paraissaient avoir perdu leur mouvement. Ses mains tremblantes saisirent celles d'Ernest ; elle les arrosa de larmes brûlantes.

Elle ne put prononcer que ces mots : Que la duchesse fut coupable ! elle a bien mérité la haine.... — Non, René, non, je ne la hais point. Une mère est assez malheureuse quand elle a oublié ses devoirs. Les remords ne sont-ils pas son premier supplice ? Je prie le ciel de lui pardonner le malheur de ma vie, et de détruire dans mon ame un amour sans espoir... Si je pouvais seulement en instruire celle qui en est l'objet, lui dire jusqu'à quel point je l'idolâtre ! Eh bien, le croirais-tu, mon cher René ? je serais moins malheureux, si je l'entendais me dire : Ernest, sans le lien qui vous enchaîne, vous seriez le choix d'Héléna, comme vous en êtes le défenseur ; mais un tendre aveu m'est interdit ; je dois

gémir et pleurer toute ma vie. Heureux si le trait qui m'a blessé peut me donner la mort! mon dernier soupir sera pour celle à laquelle j'ai consacré mon cœur et mon épée.

Cet aveu suffisait à Catherine : il lui traça son devoir. Il ne lui manquait que le moyen d'exécuter un projet qu'elle croyait capable d'assurer le bonheur d'Ernest.

CHAPITRE XVI.

Le même sentiment pour la jeune duchesse de Courlande animait les deux frères. Léopold avait le dessein de l'épouser. Il s'était déclaré hautement avant que la guerre ne fût entreprise; mais Léopold n'avait produit aucune impression qui lui fût favorable. Ernest n'avait fait que paraître, Ernest avait plu, et la belle et sensible Héléna murmurait contre les vœux que le prince de Ketler avait été contraint de faire. Vingt fois le jour elle en parlait à la duchesse Sophie, sa tante. Les craintes que lui avait inspirées Basilowitsz étaient effacées de sa mé-

moire. Avant que ce monstre ne fût repoussé jusqu'à Moskow, pour n'être pas à lui, elle se fût donnée au grand-duc de Lithuanie. Maintenant l'image d'Ernest la suivait partout : le récit de ses brillans exploits enflammait son imagination, et souvent elle disait intérieurement : N'est-il donc aucune puissance qui soit capable de le rendre libre? Ensuite elle ajoutait avec douleur : S'il était maître de sa foi, voudrait-il me la consacrer? oui, j'ai lu dans ses touchans regards un intérêt qui ne s'effacera jamais de mon ame. Il semblait me dire : Je voudrais être maître de ma destinée, je tâcherais de l'unir à la vôtre.

Un jour qu'elle était occupée de ces pensées, tour à tour délicieuses

et cruelles, elle se promenait dans une des allées de son jardin ; elle vit venir à elle un écuyer dont la tournure et la grace semblaient devoir lui inspirer de la confiance.

L'écuyer s'approche respectueusement de la duchesse et lui présente une lettre. Héléna est seule ; elle n'ose la recevoir, elle hésite un moment ; mais Catherine, car c'était elle, la supplie, la conjure de l'accepter, en lui disant : Ne craignez rien, madame, cet important message vient d'une femme, et d'une femme plus illustre encore par ses infortunes que par le nom de ses augustes aïeux. Enfin cet écrit vous est envoyé par la mère d'un chevalier qui est aujourd'hui la gloire de l'armée qui combat pour assurer votre indépendance.

Ah ! dit vivement Héléna, vous ne pouvez venir que de la part de la mère d'Ernest : est-il un guerrier qui puisse jamais l'égaler ? Donnez, donnez moi promptement votre lettre.

La précipitation, la joie qu'elle ressentit en s'emparant du papier, prouvèrent à Catherine que son fils était aimé, et la confirmèrent dans la résolution qu'elle avait formée.

Héléna ouvrit la lettre et lut ce qui suit :

« Madame, les malheurs que j'ai » éprouvés ont eu des causes que » je ne puis me rappeler sans frémir. » Le ciel, qui m'a conservé la vie » pour me faciliter les moyens de » réparer mes torts, m'a inspiré la » pensée de vous écrire.

» Mes fils ont été mes victimes,
» l'un de mon excessive tendresse,
» et l'autre de mon indifférence.
» Tous les deux maintenant me sont
» chers. Faite, comme vous l'êtes,
» pour soumettre les cœurs par vos
» vertus et vos attraits, ils aspirent à
» votre main; mais Ernest, engagé
» dans des liens que j'ai formés moi-
» même, est aujourd'hui le plus
» malheureux des hommes. S'il était
» aimé de vous, son sort pour-
» rait changer. Sa mère paraîtrait,
» avouerait hautement qu'il a été
» contraint à prononcer ses vœux,
» et bientôt, n'en doutez point,
» l'Ordre Teutonique et la cour de
» Rome lui rendraient des sermens
» qui n'ont été que le résultat d'une
» obéissance aveugle aux volontés

» de sa mère. L'écuyer qui vous re-
» mettra ce message a toute ma con-
» fiance. Si vous agréez l'hommage
» de mon fils, daignez remettre à
» René le bracelet que vous portiez
» le jour où le trop sensible Ernest
» vous vit pour la première fois. Ce
» don, fait à la duchesse Catherine,
» sera pour elle un consentement
» de votre part : elle agira avec cou-
» rage, et vous trouverez en elle
» une mère tendre et une véritable
» amie. »

A peine eut-elle achevé la lecture de cette lettre qu'elle voulut aller trouver la duchesse Sophie; mais le prétendu écuyer, qui craignait d'être reconnu, s'y opposa.

Je dois repartir sur-le-champ, dit-elle à la jeune personne; une

heure de retard peut empêcher Catherine de réussir dans son entreprise.

Héléna ainsi pressée, et pouvant à peine contenir l'excès de sa joie, détacha le bracelet qu'elle portait, le donna à l'écuyer sans avoir eu le temps de réfléchir si ce qu'elle faisait était bien ou mal.

Catherine sortit précipitamment du palais, monta sur son cheval et partit au galop.

Du pays de Delka à la ville de Narva, où était l'armée d'Ernest, il y avait près de cent lieues; ainsi Catherine avait bravé tous les dangers, s'était exposée à la rigueur de la saison pour travailler au bonheur de son fils.

Lorsqu'elle l'avait quitté, il jouis-

sait d'une santé qui ne laissait plus rien à craindre. Elle ne l'avait point prévenu d'un départ auquel il se fût opposé ; mais pour ne lui laisser aucune inquiétude, elle avait écrit sur des tablettes : « Je pars » pour le bonheur du chevalier. » Bientôt je serai de retour ; et com» me les hostilités ne doivent re» commencer que dans un mois, je » lui promets d'être auprès de lui » à cette époque. »

Elle avait déposé les tablettes toutes ouvertes sur le lit de son fils. Ce fut le premier objet qui frappa ses regards. Ah ! dit-il, après avoir lu; bon René, excellent ami; sans doute qu'il est allé chercher à découvrir la retraite de ma mère. Il sait qu'elle manque à mon bonheur.

Mais, René, combien ton absence va me paraître longue ! Il passa les huit premiers jours dans la tristesse : l'amour qu'il ressentait pour la duchesse Héléna semblait acquérir une force nouvelle, car déjà on parlait hautement du mariage de Léopold avec cette jeune princesse.

Un heureux incident vint faire diversion à ses peines.

Ladislas, qui était resté dans la forteresse de Kella, près de Mittaw, profita de la suspension d'armes, qui devait durer jusqu'au printemps, pour se rendre à Narva, où était le corps de troupes commandé par Ernest.

On ne peut rendre en termes assez énergiques les transports du chevalier en revoyant son instituteur,

son ami, son père adoptif; car enfin son sage Mentor composait toute sa famille, puisqu'il avait toujours été séparé de ses véritables parens.

Le vertueux Ladislas resta plusieurs jours avec son élève, pendant lesquels on parla du mystérieux écuyer, de son zèle, de son courage au milieu des combats, de sa touchante sensibilité. Ah ! lui disait Ernest, après celui qui m'a servi de père, René possède toutes mes affections, et je voudrais avoir la certitude de n'être jamais séparé ni de l'un ni de l'autre.

Un soir qu'ils étaient ensemble et que le chevalier exprimait ses craintes sur la longueur de l'absence de son écuyer, on annonça l'arrivée de celui-ci. Bientôt il est

dans la salle, puis dans les bras d'Ernest qu'il serra étroitement sur son cœur.

Ladislas, attendri par cette scène, ne put s'empêcher de dire à Ernest: O mon ami, tu n'es pas tout à fait malheureux ! Au défaut des douceurs de l'amour dont ton état te prive, il te reste du moins les consolations de l'amitié. En prononçant ces mots, il tenait embrassés Ernest et sa mère. Celle-ci, craignant d'être reconnue par le chevalier Ladislas, lui prit la main, fixa attentivement ses regards sur lui :

Oui, dit-elle, il a des amis ; mais pour qu'il soit un jour très-heureux, il faut que leur attachement les rende d'une discrétion à toute épreuve.... René la demande au nom

de l'infortunée Catherine, dont l'existence est aujourd'hui un prodige.

Elle tenait la main du sage instituteur, la serra une seconde fois et leva ses beaux yeux vers le ciel, comme pour lui demander la félicité d'Ernest.

Ses traits, le son de sa voix, la vivacité de ses transports, décelèrent l'amour maternel et la firent reconnaître par celui qui avait élevé son fils. Il comprit qu'elle avait conçu quelques grands projets, et qu'elle avait besoin de rester encore ignorée, pour être à même de les exécuter.

Ernest montra Ladislas à son écuyer : Voici, lui dit-il, le père tendre qui a pris soin de ma jeu-

nesse. Si j'ai quelques talens militaires, quelques vertus sociales, je les lui dois; il m'a appris à surmonter les peines que l'indifférence maternelle m'a causées; il a élevé mon ame au-dessus des événemens de la vie; enfin, mon cher René, je te présente le plus vertueux des hommes; c'est te nommer le sage gouverneur dont je t'ai déjà parlé tant de fois : ainsi tu peux t'expliquer sans crainte devant lui. Si tes démarches pour retrouver la duchesse Catherine ont obtenu quelques succès, ne tarde point à m'en instruire. Le bonheur d'Ernest doit faire celui de Ladislas.

Votre mère, lui répondit René, a sans doute des raisons bien puissantes pour rester ignorée, puisqu'elle

se prive du bonheur de vous témoigner tout l'attachement qui vous est dû. Depuis le jour où l'on a reconnu son innocence d'une manière authentique, elle eût sans doute paru. Je suis assuré qu'elle est retenue dans sa retraite par un motif qui ne peut que lui faire honneur : ainsi de nouvelles tentatives seraient, suivant moi, une imprudence. Je suis persuadé qu'à la fin de la guerre elle viendra elle-même vous faire oublier tous vos malheurs; qu'elle se réunira au chevalier Ladislas pour faire rompre des vœux qui ne peuvent subsister sans vous porter à la haïr, puisque vous avez été la victime de sa prédilection pour votre frère, et de sa coupable ambition.

Ah ! cher René, si tu m'aimes comme tout paraît devoir me le prouver, lui répondit Ernest, je t'en conjure, ne me parle jamais des torts de la duchesse envers moi : les malheurs qui l'ont accablée les ont entièrement effacés de mon souvenir. Sans cesse mon cœur l'appelle; je voudrais pouvoir la serrer dans mes bras; je lui dirais : O ma mère ! oublie tes infortunes, ton fils n'oubliera jamais ce qu'il doit de respect et d'amour à celle dont il tient l'existence; mais, je t'en prie, apprends-moi donc quel était le but de ton mystérieux voyage. — Votre bonheur. Je viens de la cour de Courlande. — Quoi ! tu es allé jusqu'à Delka ? — Oui. — Depuis quinze jours tu as fait plus de deux cents

lieues? — L'amitié m'a paru abréger le chemin. — Cher René, quelle fatigue ! — Tout devient plaisir quand on sert ceux qu'on aime. — Mais qu'allais-tu faire au palais d'Héléna? — Lui parler de vous. — Tu as eu le bonheur de la voir? — Oui, bien peu de temps; mais il m'a suffi pour la juger et pouvoir vous assurer que la jeune duchesse vous estime et vous aime. — Que dis-tu, René? Je serais aimé de cet objet charmant? — Autant que vous méritez de l'être. J'ai voulu apprendre par moi ce qu'il vous importait de savoir, et j'ose vous certifier que si aujourd'hui vos vœux étaient rompus, la sensible Héléna trouverait son bonheur à vous nommer son époux. J'ai fait plus, j'ai de-

mandé et obtenu un gage de son amitié : le voici. En même temps Catherine remit à Ernest le bracelet de cheveux qu'elle avait reçu ; ensuite, s'adressant au chevalier Ladislas, elle lui dit : Seigneur, personne mieux que vous ne connaît la contrainte qu'on a employée pour que ce jeune homme se fît chevalier. Il faut m'aider de tous vos moyens auprès du grand-maître de l'Ordre Teutonique. Un vœu que le cœur n'a point dicté cesse de devenir obligatoire, et je suis assuré que la duchesse mère, dont le repentir est bien connu, ratifiera bientôt par une lettre tout ce que le chevalier Ladislas aura pu faire pour assurer la félicité de son fils.

Un espoir aussi consolant rendit

à Ernest la gaieté qu'il avait perdue depuis quelque temps.

Catherine, dans plusieurs entretiens particuliers avec Ladislas, prit les moyens qui pouvaient hâter la réussite de son projet; mais, tout en voulant servir d'une manière efficace le fils qu'elle avait accablé de son indifférence, elle n'oublia point que Léopold était malheureux par la privation de son cher Philippe. A l'un, elle voulait donner une épouse belle et puissante, à l'autre, rendre un fils tendrement aimé.

Le printemps allait reparaître, et avec lui la guerre devait recommencer.

Les plans de cette nouvelle campagne étaient entièrement changés,

en raison de la perfidie de Ponioski, qui, les connaissant tous avant son émigration, devait en avoir prévenu l'ennemi. Les places prises sur les Russes ne furent point abandonnées: on y laissa de fortes garnisons qui, vaillamment secondées par le bon esprit des habitans, étaient toutes en état de repousser les attaques, quand elles auraient été à même d'en redouter. L'armée, commandée par le grand-duc de Lithuanie, poursuivait, depuis plus de deux mois, celle de Basilowitsz, qui s'était réfugiée à Mosaiski, et de là à Nostaw, l'une des villes les plus anciennes de la Russie. Elles furent bientôt repoussées jusqu'à Jéroslaw sur le Wolga, à soixante-lieues de Moskow.

Léopold, qui entretenait une correspondance active avec Jagellon, gouverneur de la Courlande, avait fait accepter le nouveau plan de guerre. Ainsi l'ordre fut donné à l'armée commandée par Ernest de se réunir à celle de son frère, afin de cerner l'ennemi, et de l'empêcher de gagner Moskow; mais cela lui devint impossible.

Des pluies abondantes avaient eu lieu dans le mois de mars. Le Wolga, qui presque annuellement gele dans le courant d'avril, avait causé, au moment de la fonte des glaces, un débordement considérable; ce qui contraignit toute l'armée, dont les chevaliers teutons étaient les principaux chefs, à rester dans l'inaction.

Pour un guerrier vaillant, impétueux comme l'était Ernest, c'était un tourment affreux.

Ladislas, en le quittant pour retourner à la forteresse de Ketla, lui avait promis de tout employer pour faire rompre ses vœux.

Catherine avait écrit par son moyen au grand-maître de l'Ordre, et en même temps au pape Léon X, dont on espérait bien obtenir le consentement.

Toutes ces choses ayant été ainsi arrangées, l'ame plus tranquille sur le sort de cet Ernest qui lui était devenu si cher, l'intéressant René suivit son maître, dans le dessein de tâcher de sauver, par la ruse, le fils de Léopold.

Combien elle éprouva de peines

en voyant son projet pour la délivrance de Philippe sur le point d'échouer !

Que deux mois d'attente sont longs pour une mère et pour un amant ! Ernest éprouvait mille craintes. Rien n'empêchait Léopold de triompher de Basilowitsz, et peut-être que la main d'Héléna deviendrait le prix du vainqueur, tandis que lui, retenu par une barrière insurmontable, était forcé de rester dans l'inaction. En vain son fidèle René cherchait à le consoler, l'assurait qu'il était aimé de la duchesse de Courlande, que le gage qu'elle lui avait fait remettre en était une preuve : rien ne diminuait sa douleur et son impatience. Ah ! mon ami, lui répondait-il, la reconnais-

sance détruira peut-être l'ouvrage de l'amour ! Celui qui sera assez heureux pour faire renoncer Basilowitsz à ses prétentions sur le duché de Courlande, sera sans doute le seul heureux ; et moi, chevalier infidèle à l'ordre dont je suis membre, moi dont l'amour excessif autorise toutes les démarches que Ladislas veut faire auprès du grand-maître pour être relevé de mes vœux, j'aurai la douleur de voir Héléna possédée par mon frère, et la honte de n'être plus chevalier, sans en retirer d'autre fruit que le mépris de ceux que j'aurai abandonnés.

Cher René, ajoutait-il quelquefois, combien ta constante amitié m'a été funeste ! Sans toi je ne sau-

rais point que j'ai le bonheur d'être aimé d'Héléna ; sans tes conseils, Ladislas n'eût jamais consenti à s'adresser au grand-maître. Tu as fait entrer dans mon cœur la douce espérance, tu m'as créé un avenir heureux; mais, hélas ! les circonstances le détruisent, et la réflexion me le fait regarder maintenant comme une chimère dont mon imagination n'a joui qu'un instant, pour rendre ensuite ma situation plus cruelle, en me donnant d'éternels regrets. Le malheur entoura mon berceau : tel est le funeste sort d'un fils qui ne fut jamais aimé de sa mère.

Ces mots devinrent pour Catherine un coup de foudre : une pâleur subite se répandit sur son visage ;

elle prit la main de son fils en lui disant avec attendrissement : Infortuné Ernest, combien votre mère souffre! (puis se reprenant avec une apparence de calme,) si elle peut prévoir les chagrins dont vous êtes accablé.

Enfin, craignant de se trahir, elle se sépara de son fils et alla chercher dans le sommeil l'oubli momentané de ses peines.

CHAPITRE XVII.

Ponioski, en émigrant en Russie, avait, comme on le sait, enlevé Philippe; son action était digne de la méchanceté de son cœur. Il était bien sûr que le père de ce malheureux enfant s'exposerait pour le lui ravir. Aussi se promettait-il la double jouissance de les tenir tous deux prisonniers, et d'assurer ainsi à Basilowitsz la souveraineté de toute la Lithuanie. Le sort des armes en avait ordonné autrement, et les victoires continuelles remportées sur le tyran du Nord commençaient à lui donner des craintes réelles.

Ponioski l'avait entraîné dans

une guerre désastreuse, et bientôt il ne vit plus en lui qu'un traître dont il devait se défier : tant cette maxime est vraie : *On se sert de la trahison, mais on perd le traître.* Il avait eu la bassesse d'abandonner sa patrie, et les pertes multipliées des Russes ne le firent plus regarder que comme un espion.

Il n'était point encore déchu de sa grandeur lorsque Léopold fit le siége de Rostaw, qui dura onze jours, et pendant lequel Catherine se montra bien digne du beau titre de mère et de celui de brave guerrier.

Un corps d'armée ne peut aller bien vite. On n'avait pas encore trouvé, comme de nos jours, les

moyens de courir la poste pour atteindre la victoire.

L'écuyer d'Ernest obtint de lui la permission de partir le premier, afin de prévenir Léopold de la jonction prochaine des deux armées.

- Mon cher maître, lui dit Catherine, le fils de votre frère est entre les mains de l'infâme Ponioski. Ce faible enfant peut être la victime de la haine que ce monstre porte à la famille de Ketler : souffrez que je vous précède. Je conçois la pensée de sauver le fils du grand-duc de Lithuanie, et j'espère y réussir. Remettez-moi une lettre avec laquelle je puisse me présenter à Léopold. Croyez à mon zèle ; je veux que le bonheur des deux fils de l'infor-

tunée Catherine devienne mon ouvrage. Oui, ajouta-t-elle avec véhémence, je donnerai une épouse à Ernest, je rendrai un fils à son père : alors s'il faut descendre au tombeau, j'y emporterai la douce consolation d'avoir fait des heureux.

Ernest, pour lequel les prières de René étaient devenues des ordres, consentit à tout ce qu'on lui demandait. Il écrivit à Léopold, lui annonça la prochaine arrivée de ses troupes, et lui parla de René dans les meilleurs termes, en lui disant : Cet écuyer fidèle veut sauver le jeune Philippe; donnez-lui votre confiance, il la mérite par son attachement et son intelligence.

Muni de toutes ses instructions, Catherine, accompagnée de quatre



chevaliers teutons, partit en toute hâte, et arriva bientôt au bas des murs de Rostaw.

Il y avait déjà dix jours que cette ville était assiégée.

René, la visière de son casque baissée, est présenté à Léopold, qui parcourt avec empressement le message que lui envoie son frère. La noble tournure du messager le frappe; mais que devint-il en l'entendant lui dire : J'ai voué tous les instans de ma vie au bonheur de votre famille, et si par mon zèle et mon activité je puis vous rendre votre fils, je n'aurai plus de vœux à former.

Un tremblement subit s'empara du grand-duc; la lettre qu'il tenait échappa de sa main. Catherine fut émue, mais elle s'efforça de cacher

son trouble, et ramassant la lettre elle la rendit à son fils.

Seigneur, lui dit-elle, quelle indisposition peut vous causer ma présence ? — Ah ! rien, lui répond Léopold.... Mais le son de votre voix, votre taille, mon émotion... oh ! c'est une erreur ; il est impossible qu'Ernest veuille éprouver ma tendresse pour une mère.... Catherine vit que Léopold ne l'avait point oubliée. Ce fut pour elle une grande jouissance ; elle s'applaudit des moyens qu'elle avait pris pour n'être pas reconnue.....

En quittant Ernest, elle avait dit aux quatre chevaliers qui l'accompagnaient : Pour réussir dans mon entreprise, j'ai besoin de votre discrétion et d'un léger déguisement.

Je veux passer pour un mulâtre; ainsi ne vous étonnez point de tout ce que vous verrez.

Avant d'être présentée à Léopold, elle s'était peint la figure de manière qu'on ne pût y retrouver aucun des traits de la belle Catherine d'Autriche. Ajoutez à cela un large bandeau de taffetas noir, qui lui couvrait l'œil droit, et la rendait entièrement méconnaissable.

Je vois maintenant, dit-elle au grand-duc de Lithuanie, ce qui peut vous avoir si vivement ému. Le son de ma voix a, dit-on, la plus grande analogie avec celui de madame la duchesse, puisque le chevalier Ladislas y a lui-même été trompé. En prononçant ces mots, elle leva la visière de son

casque et n'offrit plus à Léopold qu'un mulâtre privé d'un œil et dont la figure n'avait rien de celle d'une femme.

Quoi ! dit celui-ci avec étonnement, tout me parle de ma mère et jamais je ne pourrai la revoir ! Puis poussant un profond soupir, il ajouta : J'accepte vos propositions pour la délivrance de mon fils, et, si vous réussissez, une partie de mes richesses..... Des richesses à René ! non, seigneur, lui dit Catherine, une action généreuse est payée par le cœur, et le mien est déjà satisfait; je veux tâcher de m'introduire dans la ville. — Hélas ! lui répondit Léopold, cela vous deviendra impossible. Déjà plusieurs de mes fidèles sujets ont tenté de

me rendre le malheureux Philippe, ils y ont trouvé la mort pour prix de leur dévouement. Déjà nous serions les maîtres de Rostaw, si l'infâme Basilowitsz n'avait employé, pour nous arrêter, un moyen qui paralyse mon courage et celui de mes soldats.—Veuillez vous expliquer, lui dit Catherine. — Eh bien! depuis que nous avons établi des tranchées au bas de cette ville, et que nous en faisons le siége, tous les jours mon cher Philippe, porté par l'odieux Ponioski, est déposé sur le rempart. Sa présence émousse nos glaives, et, malgré l'audace des braves Lithuaniens, ils n'osent m'exposer à la douleur de voir massacrer mon fils sous mes yeux.

Grand Dieu ! dit Catherine, quel parti prendre ? Seigneur, ajouta-t-elle, veuillez m'entendre ; permettez-moi d'écrire au général ennemi et de lui faire parvenir ma lettre. Si le succès ne couronne pas mon entreprise, j'en serais bien étonnée ; je vais, dans mon billet, passer pour un traître. J'ai acquis assez de connaissance des crimes de ce monstre, pour croire qu'en lui proposant un crime de plus à commettre, je parviendrai à lui donner de la confiance en moi. Puis s'adressant aux chevaliers qui étaient avec elle, elle leur dit : Quel est celui qui veut me servir de second? Moi, dirent ensemble les quatre Teutons. — Il ne m'en faut qu'un ; mais je le préviens qu'en arrachant le fils du

grand-duc à la mort, il peut lui-même la trouver. Seigneur, ajouta-t-elle, en s'adressant à Léopold, faites-moi donner pour un de ces vaillants chevaliers un costume absolument semblable au vôtre, et quand tout sera prêt, je vous le dirai. Vous tenterez une fausse attaque; ayez bien soin d'être à la tête de vos troupes, mais sous les habits d'un simple officier.

Elle se retira dans une tente qui était auprès de Léopold, et écrivit à Ponioski.

« Mon existence ne vous étonnera
» point; mais ce qui va vous pa-
» raître extraordinaire, c'est que
» j'ai reconnu votre innocence, et
» que tout l'odieux des tourmens
» que j'ai éprouvés n'est dû qu'à

» l'ingrat Léopold. J'ai su qu'il avait » ordonné qu'on me donnât la mort, » et que vous seul avez eu le courage de vous y opposer. J'ai conçu » un projet de vengeance contre ce » fils dénaturé, et vous seul pouvez » m'en faciliter la prompte exécution.

» A la faveur d'un déguisement » je suis parvenue à entrer dans le » corps d'armée qu'il commande. » Aujourd'hui, vers deux heures, on » doit attaquer la ville de Rostaw. » Je sais qu'elle est considérablement affaiblie, et si Léopold ne » craignait pour la vie de son fils, » elle serait déjà prise. Eh bien, il » faut que la place devienne aujourd'hui la prison du cruel qui m'a » ravi la couronne. Au moment de

» l'attaque, apportez l'enfant sur le
» rempart, j'y monterai avec Léo-
» pold; n'opposez qu'une faible dé-
» fense: je vous jure, par cette ruse,
» de me venger de mon plus impla-
» cable ennemi. Il est temps qu'une
» mère triomphe des infâmes arti-
» sans de ses malheurs.

» Ponioski, ma cause est la vôtre.
» Si vous tenez toujours à posséder
» la suprême puissance en Lithua-
» nie, je vous l'offre ainsi que la
» main de votre légitime souve-
» raine. Dès que vous aurez remis
» en mon pouvoir le fils de l'ingrat
» qui m'a si cruellement outragée,
» sortez de Rostaw après avoir livré
» Léopold au pouvoir de Basilowitsz,
» je me mettrai avec vous à la tête
» de l'armée.

» Songez que vous n'avez rien à
» attendre du farouche tyran, qui,
» dit-on, a juré de vous faire don-
» ner la mort ; car il vous accuse
» déjà de la perte de plusieurs ba-
» tailles. Ne pensez point que la
» duchesse Catherine vous reproche
» d'avoir abandonné la Lithuanie ;
» vous aviez lieu de craindre la per-
» fidie de celui qui vous avait or-
» donné de me faire périr. Je vous
» attend à deux heures sur la brê-
» che, vous me reconnaîtrez à la
» plume verte qui ornera mon cas-
» que.

» CATHERINE D'AUTRICHE,
» grande-duchesse de Lithuanie. »

La lettre écrite fut bientôt scellée. On en chargea un officier : il se présenta comme parlementaire. L'en-

nemi, qui désirait vivement la fin d'une guerre qu'il ne pouvait plus soutenir, fut étonné de voir que les Lithuaniens envoyassent faire des demandes. On voulut conduire l'envoyé à Basilowitsz; mais il refusa, et se fit présenter à Ponioski. Celui-ci ouvrit le message, reconnut l'écriture de sa souveraine, et comme son crédit auprès du czar était diminué considérablement, et que l'armée russe murmurait hautement contre le général, qu'elle accusait de toutes ses défaites, il céda aux propositions de Catherine et crut par ce moyen reconquérir une puissance qu'il avait perdue.

Le messager fut renvoyé. En le quittant, Ponioski lui dit :

Annonce à celui qui t'envoie, que

je me rendrai à son invitation. — Vous allez me remettre cette lettre, c'est ma consigne : ainsi vous pouvez, seigneur, écrire dessus votre réponse, lui dit l'officier.

Ponioski écrivit sur la lettre de la duchesse et la rendit aussitôt à l'envoyé.

Seigneur, dit Catherine à Léopold quand elle eut la réponse, tout réussira, je l'espère, et peut-être aujourd'hui nous entrerons dans Rostaw après en avoir enlevé votre fils. Maintenant que je suis presque certain de pouvoir attirer le traître dans le piége, que toute l'armée que vous commandez soit prête à mon premier signal. Quand vous m'aurez vue embrasser votre fils, vous attaquerez la ville sur tous les

points, et je réponds du reste. — Mais, lui demanda le grand-duc, qu'avez-vous donc écrit à Ponioski? — Seigneur, si vous daignez m'accorder une entière confiance, je jure de sauver celui dont vous déplorez la perte; qu'il vous suffise de savoir que je vous ai fait passer pour mon plus mortel ennemi, et je vous promets de vous prouver le contraire. Léopold, qui ne craignait de malheur que celui de voir immoler son cher Philippe, seconda le zèle du fidèle écuyer. Bientôt toute son armée se trouva disposée; l'attaque simulée fut prête, de manière à masquer la véritable. Le chevalier teuton qui se dévouait à une mort presque certaine fut bientôt revêtu d'habits semblables à ceux que portait Léo-

pold, et des décorations qui devaient le faire passer pour le grand-duc.

La place de Rostaw fut attaquée comme il avait été convenu. Le faux Léopold monta sur la brêche avec l'intrépide écuyer : bientôt on en vient aux mains. Catherine, animée par l'amour maternel, s'élance avec impétuosité. D'une main vigoureuse elle s'empare de l'enfant, qui jetait les hauts cris, l'embrasse, le remet précipitamment dans les bras d'un des chevaliers qui l'accompagnaient, puis remontant sur le rempart avec la rapidité de l'éclair, elle frappe de son sabre l'indigne Ponioski, en lui criant : *Scélérat, reconnais Catherine*, et le force à redescendre au bas des murailles. Le pauvre petit Philippe glacé d'épou-

vante fut porté dans la tente de son père.

Alors, comme l'avait demandé l'écuyer d'Ernest, la ville fut attaquée sur tous les points et prise avant le coucher du soleil; mais Ponioski, accusé par les soldats de la plus infâme trahison et chargé de fers, fut entraîné par l'armée russe, et peu de temps après il eut la tête tranchée.

Basilowitsz au désespoir fut obligé de laisser une partie de ses armes, des magasins immenses, et le courageux Teuton qui avait exposé sa vie pour faire réussir le projet du fidèle René, ne fut point emmené par les Russes; car profitant de l'instant où Catherine avait frappé Ponioski, il était précipitamment re-

monté sur la brêche, et n'était entré dans Rostaw qu'avec tous les braves Lithuaniens qui s'en trouvaient les maîtres.

Qui peut exprimer la joie de Léopold en revoyant son fils qu'il croyait à jamais perdu pour lui? Pauvre enfant! il n'avait pas senti toute l'étendue de son malheur; cependant il embrassait son père, en lui disant : *Garde toujours moi avec toi, car grand-papa me fait peur, moi plus sur muraille, plus jamais....*

Catherine, à la suite de la défaite de l'ennemi, se fit apporter son petit-fils. Après l'avoir serré tendrement contre son cœur, et refusé toutes les récompenses que voulait lui donner le grand-duc, proposa de

faire porter cet intéressant enfant dans la ville de Smolensk, qui se trouvait pour le moment occupée par une forte garnison composée de Lithuaniens et de plusieurs chevaliers de l'Ordre-Teutonique. Son avis parut juste; mais Léopold supplia celui qui le lui avait donné, de ne point quitter ce précieux héritier de sa puissance. René, lui dit-il, je vous dois plus que la vie, puisque vous m'avez rendu celui qui me la fait chérir. Vous ne paraissez pas fait pour n'être qu'un simple écuyer, restez toujours avec moi; vous serez le premier de ma cour. Seigneur, lui dit Catherine, je vais conduire votre fils jusqu'à Smolensk. Là, sous la garde des braves chevaliers dont le noble Er-

nest de Ketler fait partie, le petit-fils de Catherine d'Autriche n'aura point de risques à courir. Lorsque la paix sera conclue entre la Lithuanie et la Russie.... Elle ne put en dire davantage; le son des tambours et des clairons guerriers annonça l'arrivée des troupes commandées par Ernest. On ne les attendait pas aussi promptement ; mais elles avaient doublé leur marche, pour se trouver plus tôt auprès de celles de Léopold.

La position de Catherine était fort embarrassante. Comment paraître devant son cher Ernest sous la couleur d'un mulâtre, sans divulguer le secret qu'elle voulait encore cacher? Seigneur, dit-elle à Léopold, souffrez que j'aille au-devant

du chevalier, votre frère; que je puisse être le premier à lui annoncer vos succès et votre bonheur. — Qui sont votre seul ouvrage, lui répondit avec amitié Léopold. Ah! René, je n'oublierai jamais tout ce que vous avez fait pour moi. Que mes officiers vous accompagnent. Catherine sortit précipitamment des murs de Rostaw, pour aller avec une garde d'honneur au devant de son fils. En l'abordant, elle lui dit bas : Seigneur, des raisons puissantes m'ont forcée à prendre ce déguisement pour tromper l'infâme Ponioski, pour servir le grand-duc plus long-temps et avec efficacité. Je dois toujours rester comme je suis dans ce moment. J'ose vous supplier de me garder le plus invio-

lable secret. Bientôt vous connaîtrez les motifs qui me font agir, et je suis assurée qu'ils obtiendront votre approbation. Elle rentra dans Rostaw avec Ernest. Pauvre mère! comme son cœur battait à la douce pensée de la réunion de ses enfans, que sa fatale ambition avait tenus séparés pendant si long-temps!

Ernest arrive, il fléchit le genou devant Léopold, qui tenait son fils daus ses bras. Bientôt il est remis dans ceux de René, et la place qu'occupait le fils est remplie par l'aimable chevalier.

Douces étreintes de l'amitié fraternelle, puissiez-vous durer long-temps, et que jamais aucune rivalité ne vienne vous détruire!

Catherine, attendrie par ce tou-

chant spectacle, ne put retenir ses larmes. Elle étendit sa main sur la tête de ses fils et leur donna sa bénédiction.

Cher Ernest, dit Léopold à son frère, que n'avons-nous dans ce moment le bonheur d'avoir notre mère pour témoin de nos embrassemens ! Mais, hélas ! nous en sommes sans doute séparés pour toujours ; car enfin nous avons pris des informations partout, envoyé dans toutes les cours de l'Europe, et pas une réponse satisfaisante n'a pu conserver dans nos cœurs le sentiment de la bienfaisante espérance. Plus à plaindre que toi, vertueux Ernest, j'ai de grands torts à me reprocher. Ah ! malheur, oui, mille fois malheur

à celui qui peut entendre calomnier sa mère, sans frapper de mort celui qui a cette témérité!

Infâme Ponioski, l'amitié que je te portais, et une faiblesse indigne d'un souverain, m'ont fait oublier un seul instant les augustes devoirs de la tendresse filiale. Combien j'en suis puni! Ma mère était innocente, et le fils qu'elle avait idolâtré... — Cher Léopold, lui reprit Ernest, vous déchirez mon cœur. J'aime à conserver encore un doux espoir. Cette infortunée Catherine nous sera rendue, et avec elle le bonheur et la paix. — Bon Ernest, puisse le ciel combler nos vœux! Quelle félicité pour elle si, après avoir éprouvé les plus cruels tourmens, elle pouvait serrer son petit-fils dans

ses bras, le couvrir de baisers, comme ceux que lui prodigue en ce moment le fidèle écuyer qui me l'a rendu !

Tandis que les deux frères s'entretenaient ainsi, Catherine tenait le petit Philippe et le caressait. Celui-ci paraissait déjà l'aimer; il jouait avec le magnifique plumet vert qui ornait son casque, et lui disait : *Plus moi sur le rempart....*

La réunion des deux frères, la fuite précipitée de l'ennemi occasionnèrent des fêtes dans la ville de Rostaw. Les habitans, qui avaient en horreur Basilowitsz espéraient un sort plus doux sous le gouvernement du grand-duc. Cependant quelques-uns disaient, mais tout bas: *Que peut-on espérer d'un jeune*

souverain qui a si cruellement abandonné sa mère ?

Le soir arriva et la nuit close trouva encore les fils de la duchesse Catherine réunis. En se quittant ils se jurèrent un attachement inviolable. Léopold, après avoir embrassé Ernest, lui tendit une seconde fois la main : ce fut pour cette femme un spectacle délicieux ; il lui fit un moment oublier ses longues souffrances : mais ce bonheur n'eut de cours que la rapidité d'un éclair.

Le duc, en tenant la main d'Ernest, sentit qu'il portait un bracelet.

Eh quoi ! lui dit-il, privé par état des douceurs de l'hymen, connaîtriez-vous celles de l'amour ? Cette tresse de cheveux.... (Il re-

garde.) Ce chiffre! ah! mon frère, quel est l'objet charmant.... Non, ce n'est pas une erreur; ce chiffre est celui de la duchesse de Courlande. — Vous ne vous trompez point. — Vous en êtes aimé? — J'ai lieu de le croire, d'après tout ce qu'elle a dit à René lorsqu'il est allé dernièrement à Delka. — Et quelles sont vos prétentions? — La main de celle que j'adore, puisque l'amour m'a déjà donné son cœur. — Y pensez-vous, Ernest? Vos vœux?.... — Ont été le résultat de la contrainte. — La religion? — L'époux d'Héléna la soutiendra, aussi bien que le chevalier teuton. — L'honneur vous défend de changer d'état. — La formule de mon serment doit être dans ce moment

porté au pape Léon X, et tout me fait croire que les efforts de Ladislas auprès du grand-maître obtiendront ce qui fait aujourd'hui l'objet de mes vœux. — Oubliez-vous que je suis votre souverain? — Ma conduite depuis que je suis né vous a dû prouver le contraire. — Celui qui ose résister à l'autorité supérieure fait oublier tous ses services. — Le souverain qui peut outre-passer ses pouvoirs, porte ses sujets à la rébellion. — Avec de l'énergie il sait les faire rentrer dans le devoir; pensez qu'Héléna est ma pupille. — C'est pourquoi vous devez la protéger. — Que j'ai résolu d'être son époux. — Elle a daigné accepter mon hommage; et mes droits sur son cœur l'emporteront sur les vô-

tres. — Je me suis armé.... — Pour empêcher Basilowitsz de s'emparer de votre trône; mais moi je n'avais point de propriétés à conserver. Frère d'un souverain, je n'étais dans vos états que comme un simple particulier, sans famille, sans héritage. Lorsque Auguste Jagellon, chancelier et ministre du duché de Courlande, fit un appel à tout l'Ordre Teutonique pour s'opposer au projet du tyran du Nord contre cette intéressante orpheline, je marchai un des premiers. Je chassai loin de Mittaw et même de la Courlande ces Russes féroces; tandis que vous ne défendiez que vos états, et que vous poursuiviez l'ennemi qui vous avait enlevé votre fils. Ce n'est que pour sauver votre couronne que vous

avez fait marcher vos troupes, et, s'il est permis de se louer soi-même, j'oserai vous dire, seigneur, que j'ai tout fait pour cette Héléna que j'adore. On peut, sans trop de présomption, aspirer à posséder celle qu'on a su défendre vaillamment. — Jeune audacieux! — Je ne suis que juste; le ciel vous a favorisé de tous ses dons depuis l'instant où vos yeux se sont ouverts à la lumière. L'amour maternel vous a comblé de ses faveurs, et moi, je n'ai jamais reçu un regard caressant de celle qui m'a donné le jour. Vous étiez assis à ses côtés sur un trône brillant, tandis que, relégué dans un château, je n'ai connu d'autre pensée que celle de l'abandon dans lequel on me laissait, d'autre avenir

que celui de la dépendance. Maintenant que l'espoir de la liberté m'est rendu, j'ai acquis un nouvel être : ma mère existe ; elle se cache encore à nos yeux ; mais son repentir me sera efficace, et, d'accord avec Ladislas, elle saura rendre à son fils des droits qu'elle n'avait pas même celui de lui ravir.

Léopold fit signe au faux écuyer de sortir, et cette mère infortunée fut obligée de se séparer de ses enfans, dans un moment où la plus forte altercation avait eu lieu entre eux. Combien cette cruelle circonstance lui fit verser de larmes ! Hélas ! elle lui présageait de nouveaux malheurs. Elle forma la résolution de se faire connaître, espérant par ce moyen les empêcher.

Croyez-vous, lui dit impérieusement Léopold, que je veuille vous céder une partie de ma puissance? — Je suis loin d'en avoir la pensée, et quand le trône de Lithuanie ne serait pas le patrimoine de l'aîné de la famille des Ketler, comment pourrais-je espérer de le partager avec vous, qui en avez chassé votre mère et la mienne? Mais laissons des discussions désagréables pour tous deux : jouissez du suprême pouvoir que vous donne la primauté de la naissance, je me contenterai de celui que me donneront l'amour, et la valeur de mon épée.

En disant ces mots il quitta son frère pour gagner l'appartement

qu'il devait occuper dans le palais de Rostaw.

En sortant il trouva son fidèle écuyer qui l'attendait avec une impatience que le cœur seul d'une mère peut bien sentir.

Ah ! seigneur, lui dit Catherine, combien vous m'avez fait trembler, et que je regrette maintenant de vous avoir donné d'aussi flatteuses espérances ! Pourquoi lui avez-vous fait connaître ce mystérieux bracelet ? Maintenant la rivalité, dont je crains les funestes suites, va exister entre vous. Léopold peut profiter de son crédit et empêcher l'heureux effet des soins de Ladislas et de ceux de votre mère pour empêcher la rupture de vos vœux. Votre frère n'avait

pour vous que de l'indifférence, la jalousie va peut-être faire naître la haine. Ah ! je vous en conjure, si René a rempli envers vous les augustes devoirs de l'amitié, afin de vous assurer un sort heureux, ne le forcez pas à se repentir de son zèle. Daignez penser que la division entre les chefs de l'armée peut occasionner les plus grands malheurs, renverser la Lithuanie, et porter dans la retraite qu'habite votre mère le désespoir et la mort.

Le lendemain, Ernest entra dans l'appartement occupé par le grand-duc de Lithuanie. Mon frère, lui dit-il avec douceur, pardonnez l'emportement auquel je me suis livré hier soir. Que les intérêts de la patrie nous occupent entièrement,

Poursuivons notre ennemi commun jusque dans les murs de Moscow; forçons-le à nous demander la paix et laissons à la duchesse de Courlande le soin de se choisir un époux.

Léopold lui tendit la main, mais ce n'était plus avec le même abandon que la veille. Il avait pris avec son frère le ton d'un souverain; cependant il se contraignit pour cacher la sombre jalousie qui s'était emparée de son ame. D'ailleurs il connaissait la bravoure d'Ernest, son pouvoir sur l'esprit de sa troupe; et il résolut d'en profiter pour assurer sa vengeance contre Basilowitsz, se réservant le funeste plaisir de punir son frère du bonheur qu'il avait d'être adoré de la jeune duchesse de Courlande.

CHAPITRE XVIII.

LA guerre contre le czar de Russie se poursuivit avec la plus grande activité. Bientôt il fut forcé de se retrancher dans Moscow avec ce qui lui restait de troupes. Il se défendit pendant près de six semaines; au bout de ce temps il se vit contraint à capituler, après avoir demandé la paix.

Le vainqueur lui dicta des conditions auxquelles il fut obligé de souscrire. Le traité régla l'étendue de ses possessions.

Leurs limites étaient, au nord; les duchés de Twere et de Rostaw;

à l'est, ceux de Wolodomir et de Rezan; au sud, le duché de Sewrin, et à l'ouest celui de Smolensk.

Il devait en outre signer une renonciation formelle aux duchés de Lithuanie et de Courlande, ainsi qu'à la main de la jeune orpheline, pour les intérêts de laquelle tant de braves chevaliers avaient pris les armes.

Catherine ne voulut point quitter ses fils dans un moment aussi critique, et, pendant que l'on poursuivait encore les Russes, le jeune Philippe fut porté au château de Troki et remis aux soins de son gouverneur, qui n'avait point démérité auprès de Léopold; car enfin l'enfant lui avait été enlevé au moyen d'une perfidie dont toute la

prudence humaine n'eût pu le défendre.

On ne saurait exprimer ce que souffrait la malheureuse Catherine, je dis malheureuse et ne me trompe point. Les divisions qui semblaient devoir exister entre ses enfans étaient un tourment d'autant plus cruel, qu'elle en était la cause principale, et que leur peu d'attachement l'un pour l'autre était le résultat de l'éducation qu'ils avaient reçue.

Elle s'était trouvée à tous les combats qui avaient eu lieu depuis la jonction des deux armées, y avait fait des prodiges de valeur. Deux fois elle avait sauvé la vie à Léopold, et celui-ci paraissait avoir

oublié qu'elle avait fait le voyage de Delka pour obtenir à Ernest un gage d'amour de la part de la jeune duchesse. D'ailleurs il ne pouvait perdre le souvenir du courage qu'elle avait montré au siége de Rostaw, en lui rendant un fils qui, sans elle, eût été infailliblement perdu pour lui.

La reconnaissance de certains souverains n'est pas de longue durée, et lorsqu'ils croient ne plus avoir besoin de vos services, ils ne se rappellent que ce qui a pu les offenser.

Comme il avait formé le projet d'empêcher le mariage d'Ernest, dans le cas où l'on parviendrait à faire rompre ses vœux, il crut ne

pouvoir mieux faire, pour y réussir, que de le séparer de son fidèle écuyer; mais il n'eut pas le temps d'exécuter ce que l'ingratitude lui avait inspiré.

La paix était signée : on commençait à se livrer à la joie. Tous les chefs de l'armée et les grands de la Lithuanie, ainsi que ceux de Courlande, qui avaient pris une part active à la guerre, devaient bientôt retourner dans leurs pays respectifs; mais auparavant ils allaient se rendre à Mittaw, où la cour de la jeune duchesse était venue s'établir pour recevoir les guerriers à leur retour.

Le cœur du sensible Ernest tressaillait de plaisir à la douce pensée

de revoir Héléna. Amant tendre, ami fidèle, guerrier vaillant et sincère, il ne pouvait pas présumer qu'un frère qu'il aimait, pût avoir la coupable volonté de lui tendre un piége. Assuré de l'amour de la duchesse, il disait avec confiance à Catherine : Léopold ne pourra me haïr, parce que je suis aimé d'Héléna; maintenant que son fils lui est rendu, qu'a-t-il de plus à désirer?

Un matin qu'il causait avec sa mère, il l'engagea à aller de nouveau auprès de la duchesse. Tu tâcheras de lire dans son cœur, et tu me diras si je puis encore espérer. Auparavant, tu te rendras auprès du fidèle Ladislas; tu sauras s'il a eu

quelque nouvelle qui puisse nous apprendre ce qu'est devenue ma mère.

Je sais où elle est, lui dit Catherine. Elle s'occupe en ce moment de votre bonheur, et je puis vous annoncer que le grand-maître de l'Ordre Teutonique n'a point été insensible à ses prières. Vos vœux sont rompus et l'on n'attend plus que l'agrément du pape Léon X, pour annoncer que vous êtes libre.

Quoi! René, reprit Ernest, tu sais où est ma mère? tu ne me l'as pas dit! Courons prévenir mon frère. — Gardez-vous-en bien. Catherine veut encore être ignorée. — Quelle contrainte cruelle! ne pourrai-je donc jamais me jeter dans ses bras,

la serrer sur mon cœur ? Maintenant que tu m'assures qu'elle existe, il me semble que je n'ai plus de désirs à former. Ah ! lui dit Catherine, j'approuve votre enthousiasme ; il me fortifie dans la conviction que vous avez une ame tendre et délicate ; mais je vous dois un aveu. — — Quel est-il ? — Les brillans succès des armées vont laisser pendant long-temps la Lithuanie et la Courlande en paix ; je vais être obligée de vous quitter. Ma douleur est aussi vive que doit l'être la vôtre ; mais je ne puis différer mon départ ; et cette journée est la dernière que vous devez passer avec votre écuyer. Songez, seigneur, qu'il ne vous quitte que pour vous être utile. —

Quoi ! René, toi que j'aime comme un frère ! — Seigneur, je vous chéris avec toute la tendresse que l'on peut porter à un fils, et le voyage que j'entreprends en est une preuve. Cruel René ! Tu ne partiras point sans m'avoir dit en quel lieu est ma mère. — Seigneur, je ne le puis; son secret n'appartient point à votre écuyer. Qu'il vous suffise de savoir qu'elle jouit d'une santé parfaite, que Ladislas l'a vue, lui a parlé, et que bientôt vous la verrez aussi. — Eh bien, je pars avec toi; je ne te quitte plus. Depuis long-temps, je le vois, tu connais sa retraite. Ton amitié pour moi est sans doute le résultat de la tendresse qu'elle porte aujourd'hui à ses enfans. Par-

tons ensemble ; Léopold n'a plus besoin des secours de mon bras ; il possède son fils, il est heureux. — Si vous voulez suivre mes pas, vous perdrez peut-être la duchesse Héléna. Songez que le grand-duc va se présenter à sa cour. Il recevra seul la couronne que la beauté s'honore d'offrir à la valeur ; que ses titres, ses victoires pourraient le rendre un rival dangereux, et que votre amour... — Doit céder à la tendresse filiale. La duchesse Héléna m'est chère sans doute ; pour elle je sacrifierais ma vie : mais René, j'étais fils avant d'être amant, et je veux prouver à Catherine que je suis digne de toute sa tendresse. Viens, je vais prévenir Léopold de

mon voyage ; ou tu n'as jamais aimé le chevalier Ernest, ou tu consentiras à mon départ. — Seigneur, cela m'est absolument impossible. Votre propre bonheur m'ordonne de vous résister en ce moment. Depuis plus d'une année que je me suis attachée à votre service, je vous ai prouvé mon amitié, mon obéissance; mais aujourd'hui je me vois contraint à vous résister, à vous conjurer même de taire mon voyage au grand-duc de Lithuanie. Restez avec lui, trouvez-vous dans un mois à Mittaw, et là, peut-être, le sort de toute votre famille sera décidé.

Catherine mit tant de vérité dans son discours, qu'elle détermina Er-

nest à lui céder. Pauvre mère! elle ignorait qu'elle le laissait exposé à de grands dangers. Depuis quelques jours il paraissait régner entre les frères la plus grande intimité.

Léopold avait pour Ernest une amitié apparente, qui voilait tous ses projets. Il paraissait avoir oublié sa jalousie dans le moment où il s'y livrait avec la plus grande activité.

L'ambition avait commencé les malheurs de la famille des Ketler; fasse le ciel que l'amour ne cause pas sa ruine totale!

Le lendemain, Catherine accompagnée de quatre chevaliers, partit pour la forteresse de Ketla, dont Ladislas était toujours gouverneur. Là, elle eut avec Ladislas et le

grand-maître de l'Ordre, un entretien particulier, dans lequel elle apprit que la rupture des vœux d'Ernest était sanctionnée par le pape Léon X.

O mon Dieu ! s'écria-t-elle avec reconnaissance, voilà donc une partie de mes torts réparée ; il ne me reste plus qu'à tâcher de fixer entre mes deux enfans le bonheur et la paix. Mais, hélas ! je crains, mon cher Ladislas, que l'amour ne soit un obstacle à mes vœux, et qu'il ne me condamne à verser encore bien des larmes. Je vais me rendre à Mittaw, me faire connaître seulement de la duchesse Sophie et savoir si depuis six mois le cœur de sa nièce n'a point changé. Si je

m'aperçois de la moindre indifférence, j'en préviens mon Ernest, je me fais connaître, et la piété filiale le consolera des chagrins que lui causera un amour malheureux.

Ladislas et le grand-maître approuvèrent les résolutions de Catherine d'Autriche. Elle partit pour la capitale de la Courlande; mais elle quitta son costume d'écuyer et prit celui d'un seigneur polonais.

Montée sur un superbe coursier, accompagnée de ses chevaliers, elle traversa toutes les villes qui, peu de temps auparavant, étaient au pouvoir des Russes, et se rendit en Lithuanie. En passant près de Troki, des souvenirs douloureux lui rappelèrent les torts de Léopold

et son ancienne grandeur. La tendresse maternelle lui fit oublier les premiers, et le désir de voir ses deux enfans heureux la fit renoncer à la pensée de ressaisir de nouveau les rênes du gouvernement, puisqu'elle n'eût pu le faire sans que l'honneur de Léopold ne fût grandement compromis.

Depuis que la paix était conclue on parlait librement des guerriers qui avaient forcé l'armée de Basilowitsz à la retraite, et l'on nommait avec enthousiasme le jeune de Ketler. Celui-là seul, disait-on, est digne de gouverner; sans lui Léopold eût perdu la Lithuanie, et jusqu'à son fils. Il a fallu toute l'audace

des braves Teutons pour sauver la patrie. On se demandait quelle serait la récompense d'Ernest. Il ne peut occuper le trône de Lithuanie, et les vœux auxquels il a été contraint lui ôtent l'espoir de posséder la belle Héléna ; cependant il n'est que la couronne ducale qui soit digne de ses nobles exploits.

Tels étaient les discours qui se tenaient dans toutes les assemblées. Tous les nobles de la Courlande et ceux de la Lithuanie penchaient pour Ernest.

Tandis que l'esprit public était ainsi occupé, Catherine arriva à Grodno et fut témoin auriculaire d'une discussion assez vive entre

deux seigneurs lithuaniens qui se trouvaient dans l'hôtellerie où elle venait de s'arrêter.

Oui, disait celui qui paraissait être le plus âgé, la duchesse Catherine a été bien malheureuse : je suis sur ce point d'accord avec vous ; mais elle a manqué de caractère. — Mais, mon père, que vouliez-vous qu'elle fit! — Qu'elle parût aussitôt que son innocence a été reconnue, qu'elle fît descendre Léopold du trône et s'y replaçât : la guerre n'eût pas eu lieu, et tant de pères de famille n'auraient point à gémir sur la perte de leurs enfans. — Il fallait donc que l'on fît le procès du grand-duc? — Eh ! pourquoi pas? il a bien souffert qu'on accusât

sa mère ! —Croyez-vous qu'il n'était point complice de Ponioski, et que pendant trois années il n'ait pas su qu'elle existait encore ? Un tel prince n'est pas fait pour avoir l'estime de ses sujets. — Mais il peut avoir été trompé. — Un souverain assez faible pour se conduire comme l'a fait Léopold n'est pas digne de régner. Puis regardant Catherine, que leur conversation attachait, il lui dit : J'en appelle à vous, noble Polonais ; dites-moi, que pensez-vous qu'aurait fait le grand Sigismond Ier, votre souverain, ou, pour mieux m'expliquer, votre père comme celui de tous ses sujets, s'il eût été à la place de Catherine d'Au-

che, et que Léopold eût été son fils ?

Seigneur, lui répondit Catherine avec douceur et noblesse, il ne m'est point permis de juger cette cause ; cependant vous me demandez quelle eût été, suivant moi, la conduite de Sigismond ; comme roi, il eût puni Léopold, mais comme père il lui eût pardonné. — Eh bien ! c'eût été une faiblesse, et je ne conçois pas comment la duchesse de Lithuanie a pu changer ainsi de caractère. Cette femme si fière, si ambitieuse, s'est laissé abattre par le malheur. — Ou plutôt vaincre par la tendresse qu'elle avait pour son fils. — Dites donc pour un ingrat. — — Qui lui est encore cher, sans

doute, puisque, dans la crainte de susciter des troubles dans ses états, elle n'ose pas y paraître. — Eh bien ! je voudrais découvrir sa retraite, je la ferais connaître à toute la Lithuanie, et, malgré elle, on la reconduirait sur le trône. — Cependant on dit qu'elle n'était pas aimée. — On a tort; Catherine était fière, mais bonne; impérieuse, mais juste; ambitieuse, je le sais; mais l'ambition est la passion des belles ames, et pendant vingt ans qu'elle a gouverné la Lithuanie, nous avons été dans une paix parfaite. Quant à moi, je la regrette sincèrement: elle a fait du bien à toute ma famille, et je voudrais être à même de lui témoigner un jour ma reconnaissance:

elle verrait que les nobles Jonaska étaient dignes de ses bienfaits. Oui, je l'avoue hautement, tant que j'ai cru qu'elle avait cessé d'exister, j'ai plus d'une fois été vers le monument que l'hypocrisie avait fait élever à sa mémoire ; depuis que je suis assuré qu'elle est encore vivante, je forme des vœux pour qu'elle reparaisse.

Le nom de Jonaska frappa vivement Catherine et lui rappela un seigneur auquel elle avait fait beaucoup de bien ; mais craignant qu'il ne vînt à la reconnaître, elle donna l'ordre de préparer les chevaux et se disposa à partir.

Je n'ai qu'une crainte, dit encore le seigneur qui paraissait si recon-

naissant envers Catherine ; je soupçonne que Léopold aura découvert l'asile de sa mère, qu'il l'en aura fait enlever, et qu'elle gémit de nouveau dans une étroite prison. Ah ! si j'étais assuré....

Seigneur, lui dit la duchesse avec fermeté, je vous atteste que Léopold est incapable de ce crime. — Et qui êtes-vous donc pour prendre sa défense quand ses propres sujets ne la prennent pas? — Seigneur, ne parlez point si haut, on pourrait vous entendre, et votre sûreté.... — Ne peut être compromise. Tous les habitans de Grodno partagent mon opinion. — Il vous importe donc de les désabuser ? Catherine est parfaitement libre,

et bientôt elle fera punir ceux qui osent calomnier son fils. S'il eut des torts envers sa mère, il ne vous appartient point de le juger, et vous mériteriez qu'il enlevât à Jonaska la seigneurie que lui a donnée la grande-duchesse de Lithuanie.

La hardiesse qu'elle mit en prononçant ce peu de mots parut intimider un instant celui auquel ils étaient adressés. Eh bien, dit-il, puisque vous êtes assuré que ma souveraine est libre, indiquez-moi sa retraite. — Jurez sur l'honneur que vous seul en aurez connaissance; mais que vous répandrez partout que vous l'avez vue, qu'elle est libre, et que Léopold n'a point employé contre celle qui lui a donné

le jour, des moyens qui font frémir.

Jonaska promit avec serment ce que la duchesse lui demanda.

Songez, ajouta-t-elle, au serment que vous venez de prononcer. Si vous osiez y manquer, je vous en ferais repentir. Si je cède à ce que vous venez de me demander, c'est pour conserver à Léopold un honneur qu'on s'efforce en vain de lui ravir. La duchesse Catherine est libre, parfaitement libre, puisqu'elle est devant vous. En disant ces mots, elle enleva de sa figure les moustaches qu'elle portait depuis qu'elle était à l'armée et se fit ainsi reconnaître. Au même instant Jonaska et son fils tombèrent à ses pieds.

O ma souveraine, que béni soit l'instant qui me permet d'embrasser vos genoux ! Relevez-vous, lui dit la duchesse, et souvenez-vous que la plus grande preuve que vous puissiez me donner de votre reconnaissance, est d'exécuter mes ordres, et de garder pour mon fils, votre légitime souverain, tout le respect que des sujets doivent à leur maître.

On vint annoncer à Catherine que les chevaux étaient prêts. Elle partit de Grodno avec la rapidité de l'éclair.

Pendant la route qu'elle parcourut pour gagner l'habitation de la fidèle Élisa, mille idées douloureuses remplissaient son imagination. Son fils avait perdu la confiance et

le respect de ses sujets, sans lesquels il n'est point de trône à l'abri du bouleversement. En se faisant connaître, on pouvait en profiter pour déposséder Léopold. Elle voulait faire le bonheur d'Ernest, mais elle ne voulait point perdre l'autre: sa position était embarassante. Dans cette circonstance, elle forma la résolution d'écrire à Léopold et à Ernest, d'engager le premier à revenir à Grodno, pour apaiser par sa présence les bruits défavorables et imposer à la multitude. Dans sa lettre elle lui disait :

« Le souverain assez faible pour » se laisser gouverner par de lâches » courtisans est en but à tous les » malheurs : mon cher fils, vous en

» êtes la preuve. Je suis loin de vous
» accuser de toutes les infortunes
» qui ont empoisonné ma vie. Jeu-
» ne, sans expérience, vous avez
» été la première victime de l'in-
» fâme Ponioski, et j'ai été la se-
» conde. Mais si votre mère vous a
» pardonné, vos peuples n'en mur-
» murent pas moins contre vous.
» Pour éviter les funestes suites que
» tant de mécontentement peut oc-
» casionner, soyez uni avec votre
» frère. Aimez-le autant qu'il le
» mérite, autant que je vous aime.
» Voilà les vœux que je forme en ce
» moment. Je vous ai prouvé com-
» bien vous m'étiez cher; c'est moi
» qui, sous les traits d'un mulâtre,
» sous le costume d'un écuyer, vous

» ai rendu votre fils. Je vous ai sauvé
» deux fois la vie; enfin depuis que
» vous êtes au monde, je n'ai rien
» fait pour Ernest et j'ai tout fait
» pour vous. Soyez juste, unissez
» votre frère à la duchesse Héléna
» dont il est aimé. Vous le pouvez
» maintenant : il est libre, ses vœux
» sont rompus. J'ai la sanction du
» grand-maître de l'ordre dont il
» était chevalier; elle est revêtue
» de la signature du pape. Je jugerai
» de votre amitié pour votre mère
» par ce que vous ferez pour un fils
» qu'elle avait trop long-temps aban-
» donné.

» L'union du grand-duché de Li-
» thuanie avec celui de la Courlande
» fera la force des deux états; vous

» vous prêterez mutuellement se-
» cours. Deux voisins unis par l'a-
» mitié et par la nature présenteront
» au cruel Basilowitsz une barrière
» insurmontable, et jamais il n'osera
» revenir vous attaquer.

» Quant à moi, je veux encore
» rester ignorée jusqu'à l'instant où
» le bonheur de mes fils sera assuré.
» Il ne pourra jamais exister si vous
» n'avez l'un pour l'autre une ami-
» tié vraiment fraternelle. Songez
» que j'aurai sans cesse les yeux ou-
» verts sur ceux qui me sont chers,
» et que votre union et vos vertus
» feront le charme de ma vie ; c'est
» la seule grandeur, la seule félicité
» à laquelle votre mère veuille pré-
» tendre maintenant. »

Elle remit cette lettre à un des chevaliers qui étaient avec elle; elle en joignit une autre pour Ernest.

« Depuis un an que le bon et sen-
» sible Weliny, gouverneur du châ-
» teau du seigneur Ladislas, m'a
» adressée à vous, j'ai pu apprécier
» vos vertus: J'ai trouvé en vous un
» maître sensible, un ami fidèle, un
» guerrier magnanime, un fils ten-
» dre et respectueux, qui a su ou-
» blier les torts de sa mère.

» Déjà elle en a réparé une grande
» partie: vous êtes libre, vos vœux
» sont rompus, et vous pouvez dis-
» poser de votre main. J'ai voulu
» vous annoncer cette heureuse nou-
» velle. Je ne suis point encore ar-
» rivée à Mittaw; mais, aussitôt que

» j'y serai, je vous instruirai des
» sujets de crainte ou d'espérance
» que vous pourrez avoir. Cher Er-
» nest, il m'en coûte d'être séparée
» de vous. Je n'oublierai jamais les
» momens que j'ai passés auprès
» du frère de Léopold. Rappelez-
» vous mon attachement, mes crain-
» tes pendant votre maladie, mon
» courage dans les combats, mon
» audace au siége de Rostaw, lors-
» que j'ai arraché des mains de Po-
» nioski le jeune Philippe et que je
» l'ai rendu à son père. Tous les
» événemens qui sont arrivés ne vous
» surprendront point, quand vous
» saurez que René, votre écuyer
» fidèle, celui qui ne pouvait ser-
» rer votre main sans la plus tendre

» émotion, qui ne pouvait entendre
» le son de votre voix chérie sans
» verser des larmes, était la plus
» tendre des mères.

» Oui, mon Ernest, j'ai su tout
» braver pour arriver jusqu'à toi;
» fils adoré et trop long-temps mé-
» connu, je ferai ton bonheur ou
» l'impitoyable mort viendra ter-
» miner ma carrière.

» Mais il faut de la prudence, de
» la douceur avec Léopold. Son ame
» est fière, son caractère impérieux :
» ménage-les. Attends, pour lui par-
» ler de ton mariage, que je t'aie
» fait savoir le résultat de ma dé-
» marche à la cour de Courlande,
» et qu'Héléna et la duchesse Sophie
» puissent avoir confirmé toutes

» mes espérances. Adieu, mon Ernest, aime ta mère, qui serait la plus infortunée des femmes, si elle pouvait penser que tu n'as point oublié qu'elle fut injuste envers toi. Je t'embrasse avec une tendresse égale à celle que je te témoignais lorsque tu me confiais tes peines, et que je pouvais, sans me trahir, serrer ta main sur mon cœur, ou la couvrir des baisers de l'amour maternel et des larmes du repentir. Adieu, mon cher fils, aime moi comme je t'aime.

» CATHERINE D'AUTRICHE. »

La duchesse, après avoir fait partir ces deux lettres, continua sa route. Elle arriva à la charmante

habitation d'Élisa, à l'entrée de la nuit.

Comme elle ne voulait point encore être reconnue par les officiers qui l'accompagnaient, elle s'annonça comme un seigneur polonais qui demandait un asile pour une nuit seulement.

Dans un endroit isolé, la prudence est bien nécessaire. Élisa, qui avait montré tant de courage à Grodno une année auparavant, en dénonçant Ponioski, craignait toujours la vengeance des agens de ce monstre. Elle ne voulut point qu'on ouvrît la porte aux étrangers.

Zelki, par l'ordre de sa maîtresse, leur indiqua un village qui n'était

pas très-éloigné; mais Catherine, qui ne voulait point passer outre, récidiva sa demande, et ajouta : Zelki, dis à Élisa que je suis envoyé par quelqu'un qui lui est bien cher, et que je puis lui donner des nouvelles de celle dont pendant trois ans elle a été la consolation.

Il n'en fallut pas davantage pour déterminer l'amie de Catherine. Elle fit ouvrir la porte; cependant, à la vue de quatre cavaliers, elle ne fut pas la maîtresse d'un mouvement de frayeur; mais la duchesse descendit de cheval, s'approcha de la tremblante Élisa, prit sa main, la serra sur son cœur, en lui disant à voix basse : Reconnais celle qui te doit la vie.

A l'instant Élisa est dans les bras de la duchesse, et les plus doux embrassemens lui font oublier les peines de l'absence.

Moment de félicité, tu consoles Élisa, qui depuis plus de deux mois est privée du bonheur de voir son mari. Zelki fut bientôt dans la confidence. On doit se faire une idée des soins, du zèle, du profond respect qu'il eut pour le seigneur polonais.

On servit un souper auquel le bon cœur de celle qui l'offrait donnait un grand mérite, et bientôt les trois officiers furent conduits dans des appartemens aussi propres que commodes.

Dès qu'ils furent éloignés, Cathe-

rine raconta tous les événemens qui étaient arrivés depuis leur séparation.

Ah! ma souveraine, lui dit Élisa, rien n'égalerait mon bonheur, si Hubert.... Des sanglots l'empêchèrent d'achever.

Oui, reprit Zelki, depuis votre absence il a fait plus de vingt voyages pour découvrir où vous étiez. Enfin il y a deux mois il était de retour ici, et chaque jour il disait à sa femme : Je ne serai vraiment satisfait qu'au moment où je saurai que la duchesse n'a point de dangers à craindre. Je vais entreprendre encore un voyage, ce sera le dernier. Si dans un mois je n'ai pu réussir à trouver l'asile qui recèle

la malheureuse Catherine, je reviendrai. C'est en vain qu'elle nous a écrit pour nous tranquilliser : depuis que son innocence est reconnue, elle eût dû se montrer. Je suis certain qu'elle est de nouveau prisonnière dans quelque château. Il faut que je m'en assure, et que j'aie le bonheur de la sauver une seconde fois. Enfin, malgré les pleurs de sa femme il est parti, et nous n'en avons aucune nouvelle.

Ah! pardonnez, dit Élisa en prenant la main de Catherine, il est mon époux, et le père d'un enfant qui doit naître au premier moment, et qui ne verra peut-être jamais celui dont il tient l'existence.

Bonne Élisa, lui répondit la du-

chesse, en la pressant dans ses bras, calme une douleur dont je suis la cause innocente. Si le ciel t'avait privée d'un époux qui faisait ton bonheur... Elle ne put en dire davantage. On frappa à la grande porte. Zelki courut précipitamment; mais quelle fut la douce espérance d'Élisa quand elle n'entendit point le chien japper! La joie lui ôtait la force de s'arracher des bras de la duchesse. Elle ne pouvait articuler que ces mots : *C'est lui, sans doute. Médor n'aboie point, il aura reconnu son maître.*

En effet c'était Hubert. Il entra précipitamment sans que Zelki eût eu le temps de le prévenir de l'ar-

rivée de la duchesse. Il lui avait seulement dit : N'entrez point que je ne vous aie annoncé à votre épouse. Tout ce qu'il disait était bien inutile ; car Hubert, aussi tendre époux qu'il avait été amant fidèle, était déjà dans la salle.

Que devint-il en voyant Elisa dans les bras d'un seigneur polonais? Sa terreur fut encore plus grande lorsque sa femme, que la joie avait suffoquée, demeura sans connaissance, la tête appuyée sur le sein du prétendu polonais !

Rapide comme l'imagination, et se croyant trahi par celle qu'il adorait, il l'arracha des bras de la duchesse, la porta sur un lit, appela

ses garçons de ferme, afin de chasser l'audacieux qu'il regardait comme un vil séducteur.

Zelki, occupé à donner des secours à Élisa, ne pensait point quelle pouvait être la cause de la colère de son maître.

Les trois chevaliers, qui étaient dans des appartemens voisins, accoururent en armes.

Bientôt la confusion fut dans la salle. Chacun parlait, interrogeait, mais sans se comprendre. Le bruit que l'on faisait rappela Elisa à la vie. Elle tendit sa main au furieux Hubert et à la duchesse, puis elle leur dit : Ah! Catherine et vous Hubert, ne vous effrayez point. Je suis bien, oh ! très-bien. La joie

seule m'a causé ce moment de faiblesse.

A ce nom de Catherine, Hubert fixa ses regards sur le prétendu Polonais, et reconnut celle pour laquelle il eût volontiers sacrifié sa vie. Il tomba à ses genoux, en s'écriant : Ma souveraine ! Mes amis, dit-il à ceux qui composaient sa maison et qui étaient accourus à ses cris : Prosternez-vous tous dans ce moment aux pieds de la grande-duchesse de Lithuanie.

A ses ordres la scène changea, et ceux qui étaient venus pour chasser ignominieusement le seigneur polonais, n'osaient plus lever les yeux.

L'étonnement des chevaliers qui

suivaient Catherine depuis Moskow, était égal à celui d'Hubert.

Enfin, le secret que cette tendre mère avait caché si long-temps, n'en était plus un. Elle exigea de tous ceux qui étaient présens le serment de ne point la faire connaître. Ils le prononcèrent à l'unanimité, le cœur rempli d'admiration pour une femme qui, depuis qu'elle était descendue du trône, avait montré le plus noble caractère. Bientôt tout rentra dans l'ordre dans l'habitation d'Hubert. Il ne savait comment faire oublier à sa femme les injustes soupçons dont il avait pu se rendre coupable.

Puis-je t'en vouloir, mon cher ami, lui dit Elisa, et surtout à

l'instant où la nature va m'accorder le doux titre de mère ?

En effet, l'émotion qu'elle avait éprouvée hâta de quelques jours son heureuse délivrance, et le soleil n'avait point encore doré les montagnes de la Lithuanie, qu'Élisa avait mis au monde une fille qui, dans la journée suivante, fut appelée Catherine.

Ce nouvel incident retarda de vingt-quatre heures le départ de la grande-duchesse : elle témoigna de nouveau à ses amis la reconnaissance qu'ils avaient droit d'attendre d'elle ; mais particulièrement au bon Hubert, qui avait parcouru toute la Lithuanie, la Courlande, et s'était introduit par la ruse dans presque

tous les châteaux forts, espérant y retrouver sa souveraine et l'arracher à un honteux esclavage.

La duchesse et sa suite prirent la route qui devait les conduire à Mittaw.

Pendant le trajet Catherine donna ses instructions à ses chevaliers : ils devaient rester dans une hôtellerie qui était à l'entrée de la ville, tandis qu'elle se rendrait au palais où résidait la jeune et belle Héléna ainsi que sa tante.

A son arrivée à Mittaw elle fut agréablement surprise, en voyant sur toutes les figures le témoignage de la satisfaction. On venait d'y publier la paix : elle était due, disait-

on, à la valeur des braves Teutons commandés par le chevalier Ernest, secondé d'un écuyer qui avait sauvé le fils du grand-duc de Lithuanie.

C'est bien malheureux, disaient plusieurs personnes qui s'étaient réunies au milieu de la place publique de la ville, que ce preux chevalier ne puisse prendre une épouse! notre jeune duchesse serait un prix flatteur pour un guerrier qui a triomphé dans plus de combats qu'il ne peut compter d'années. C'est une bien grande perte pour nous que sa mère l'ait condamné, tout en naissant, au célibat! d'un brave tel que le vaillant Ernest, il fût sorti une pépinière de héros qui

eussent immortalisé le nom des Ketler.

Catherine ne put en entendre davantage : son costume polonais qui différait un peu de celui des habitans de la Courlande, attira quelques regards ; elle s'en aperçut, et crut qu'il était de sa prudence de ne point provoquer la curiosité : ainsi, sans avoir l'air de s'apercevoir qu'on l'examinait attentivement, elle s'achemina vers le palais ducal, demanda à parler à la duchesse Sophie et fut introduite de suite.

Puisse-t-elle réussir et trouver tous les cœurs aussi bien disposés en faveur du frère de Léopold, que celui de la sensible et belle héritière

du duché de Courlande ! Celle-ci n'avait vu Ernest qu'une fois, et ce moment avait décidé du sort de toute sa vie. Le récit des brillans exploits de ce brave guerrier avait enflammé son ame ; et quand sa tante lui parlait du grand-duc de Lithuanie, elle ne pouvait s'empêcher de lui répondre : Que n'a-t-il la valeur et les vertus d'Ernest ! Je verrais avec plaisir l'époque de mon mariage. Oui, ma tante, je bénirais l'heure fortunée qui unirait mon sort à celui d'un guerrier auquel nous devons la paix et le bonheur dont les peuples vont jouir à présent. Ah ! lui disait-elle avec une plus touchante expression, ma tante,

je vous en conjure, sauvez-moi de l'horreur d'appartenir à Léopold ! Il fut mauvais fils, il sera mauvais époux ; comment pourrait-il être bon souverain ?

CHAPITRE XIX.

L'OFFICIER auquel Catherine avait confié ses lettres pour ses fils, arriva à Smolensk, où les deux princes s'étaient arrêtés depuis huit jours pour donner quelque repos aux troupes qui regagnaient la Lithuanie et la Courlande.

Les deux frères étaient ensemble, et l'officier ayant oublié qu'on lui avait recommandé de remettre les lettres séparément, les leur donna en même temps.

Léopold s'écrie : Ceci vient de ma mère! Ernest, à son tour, dit : Vous êtes plus heureux que moi : le pa-

pier que je reçois ne vient que de mon écuyer. Tous deux lurent et demeurèrent convaincus que l'amour maternel avait triomphé de tous les obstacles pour assurer leur bonheur.

Ernest, confiant, et ne voyant en Léopold qu'un frère, un ami, lui communiqua la lettre de sa mère : il y régnait plus d'abandon et d'amitié que dans celle qu'elle avait écrite à Léopold.

Celui-ci ne put, sans pâlir de colère, apprendre que son frère était libre et que sa mère devait se rendre à Mittaw, afin d'obtenir la main d'Héléna pour le fils qui était, à ce qu'il présumait, le nouvel objet de toutes

ses affections. Ah ! Léopold, dit avec vivacité l'impétueux chevalier, vous partagez sans doute ma joie ? nous allons revoir la plus aimée des mères. Bon René, je ne suis plus étonné du tendre sentiment que j'éprouvais pour toi : la sympathie la plus douce agissait sur mon cœur ; mais vous, mon frère, comment ne l'avez-vous point reconnue ? — Je ne lui ai jamais parlé qu'une seule fois : sa voix m'avait frappé ; mais son teint bruni, son déguisement total ont confirmé mon erreur. — Enfin, dit Ernest, elle vous a prouvé qu'elle était la meilleure des mères, en s'exposant à la mort pour sauver votre fils. Hâtons notre départ : allons, cher Léopold, jurer à ses pieds que nous

conserverons entre nous une paix éternelle.

Nous ne pouvons partir à présent, lui répondit le grand-duc avec un sourire sardonique ; point d'impatience, mon frère : celle que vous adorez vous sera fidèle ; vous avez auprès d'elle des avocats puissans. — Quels sont-ils ? — Vos exploits, votre mère : il ne vous en faut pas davantage pour assurer votre triomphe ; ainsi, pour que vous soyez plus promptement heureux, nous partirons demain.

En effet, le lendemain tout se trouva prêt pour le départ.

La nuit qui le précéda fut une nuit de tourment pour Léopold.

Agité par les poisons de la jalousie, il chercha tous les moyens à prendre pour détruire tout le bonheur de son rival; cependant, l'idée de commettre un crime lui fit horreur, il la rejeta de son imagination : il était amoureux, impétueux, jaloux; mais il n'était point cruel. Empêcher son frère d'aller à Mittaw, le retenir prisonnier, voilà le plan auquel il s'arrêta. Mais comment l'exécuter? comment enlever à l'armée un jeune guerrier qui en avait fait l'admiration et qui en était encore l'espérance, sans s'exposer, tout souverain qu'il était, à faire planer sur sa tête les plus odieux soupçons?

Il confia ses inquiétudes à un

homme qui, depuis long-temps, faisait auprès de lui les fonctions de secrétaire. Ce personnage jouissait d'une certaine réputation de probité qui lui avait gagné l'estime de ceux qui environnaient Léopold.

Il n'est que trop souvent, auprès des souverains, de ces hommes qui ont le masque de la vertu, de ces caméléons agiles qui prennent toutes les formes. Ils sont mille fois plus dangereux que des méchans de profession. Les premiers font horreur, les seconds séduisent et entraînent dans un abîme de malheurs.

Eh ! quoi, dit le secrétaire à son maître, vous hésiteriez, seigneur,

à prendre un parti décisif? Songez que votre propre sûreté exige la plus grande prudence. Depuis longtemps je gémis, mais dans un respectueux silence, de l'ascendant que le chevalier Ernest a sur l'armée. Il le doit à ses victoires, lui répond Léopold. — Oui, seigneur, mais ajoutez aussi à l'adroite politique qui lui fait flatter le soldat. Son nom est répété partout avec une affectation qui décèle assez que l'on a sur lui des projets. — Vous les connaissez? — Pas directement, car j'en eusse instruit mon souverain. Ce ne sont que des doutes. — Expliquez-vous. — Eh bien! votre mère a beaucoup fait pour vous, je le sais; mais en ce moment elle

vous croit encore le complice de Ponioski : son projet, en unissant Ernest à la riche héritière du duché de Courlande, en est une preuve. Si ce mariage a lieu, Catherine reparaîtra : elle le dit elle-même dans sa lettre à votre frère. Vous n'avez fait que du bien, et je vous certifie que vous avez des ennemis. Ils se réuniront à votre mère, et je tremble qu'une assemblée extraordinaire de la diète ne vous dépossède, en la nommant régente de votre fils. Voilà les justes terreurs qui, depuis long-temps, me tourmentent. Il est donc de votre intérêt d'empêcher la duchesse Héléna d'épouser votre frère, et de chercher tous les moyens imagina-

bles pour réunir à votre duché celui de votre pupille.

Comment faire ? Que le ciel me préserve de l'horrible pensée d'en vouloir aux jours de mon frère ! — O mon souverain ! je suis loin de vous donner un conseil criminel, votre gloire m'est trop chère; mais je ne puis, sans frémir, songer à votre arrivée à Mittaw, si le seigneur Ernest vous accompagne. Les honneurs, les lauriers, les trophées sont préparés pour lui. L'amour lui destine une couronne, un trône, et peut-être verrez-vous bientôt le vôtre renversé.

Pour obvier à ce malheur, je ne vois d'autre moyen que d'attirer

votre rival dans un piége, et je m'en charge. Expliquez-vous, lui dit Léopold. — A peu de distance du château que je tiens de vos bontés, il existe un couvent dont le supérieur est mon ami. Il est situé sur la route que nous devons parcourir pour gagner Mittaw ; vous vous y arrêterez avec votre frère, afin de le visiter. Je vais écrire, et je vous réponds qu'il n'en sortira qu'à l'instant où vous n'aurez plus de rivalité à craindre.

Léopold, aveuglé par l'amour, consentit à ce que son secrétaire lui proposait. Bientôt la lettre pour le supérieur du couvent est écrite. Le duc la lit et tremble; mais la jalousie et l'ambition l'emportent sur

l'honneur et sur la nature. Il appelle un de ses officiers et lui ordonne de monter à cheval et de partir sur-le-champ.

La pâleur qui avait décomposé tous les traits de Léopold, épouvante celui qu'il avait fait appeler : il soupçonne que l'on trame contre Ernest quelque perfidie. Ce qui confirme son opinion, ce sont ces mots que prononce le secrétaire en scellant la lettre : *Par ce moyen, sans répandre une seule goutte de sang, vous posséderez la femme que vous adorez.* Il ne voyait pas que l'officier était auprès de lui.

Celui-ci ressortit de l'appartement du grand-duc, et quoiqu'il en reçût

l'ordre positif de partir de suite, il voulut attendre qu'il lui fût possible de parler à Ernest.

Les amans heureux sont comme les jaloux; ils dorment peu.

L'aimable frère de Léopold était à la croisée de son appartement, qu'éclairaient à peine les rayons du soleil. Il s'occupait des plus douces pensées; celles de revoir sa mère et la belle Héléna faisaient battre son cœur.

En s'éveillant, il s'était dit : Je suis libre, ma mère, ma tendre mère a fait rompre des vœux qui eussent causé le tourment de ma vie entière. Je n'appartiens plus qu'à Dieu, à ma patrie, à la na-

ture. Je suis aujourd'hui le plus heureux des hommes. L'ame remplie de tendres émotions, il se sentait la force d'immoler l'amour à l'amitié, et de céder jusqu'à Héléna pour assurer la félicité de Léopold.

Frère aimant et généreux, tu songes au bonheur d'un ingrat qui conspire contre ta liberté.

Absorbé par mille réflexions, il ne s'entend point appeler. Il est vrai que l'officier chargé des ordres du grand-duc n'osait prononcer bien haut le nom d'Ernest. Enfin il se hasarde à parler plus fort ; il est entendu. Il fait à son général plusieurs signaux que celui-ci ne peut

comprendre. Une des portes de son appartement conduisait à une salle qui donnait sur la terrasse où était l'officier. Il alla le rejoindre.

Fuyez, lui dit le jeune militaire, on en veut à votre liberté. J'ai entendu le secrétaire du grand-duc prononcer certains mots qui me font trembler. Vous n'avez pas un instant à perdre. Cette lettre que le souverain vient de me confier, me paraît être votre arrêt de mort. Général, si tant de fois vous nous avez conduits à la victoire, je dois, par reconnaissance, vous arracher au sort affreux que sans doute on vous prépare.

Mon ami, lui dit Ernest avec

calme, si je ne te connaissais pour un des plus braves de l'armée, je te ferais arrêter sur-le-champ. Songes-tu bien que tu trahis en ce moment ton légitime souverain? Porte cette lettre à son adresse, et souviens-toi que j'ai dans mon frère une confiance que rien ne peut détruire. Pars, et ne me contrains point à être moi-même ton délateur auprès du grand-duc.

L'officier ne put s'empêcher de gémir sur le sort qui attendait son général. Il prit la lettre, qu'il lui rendit, monta à cheval et gagna la route qui devait le conduire au Couvent-des-Monts. Il était ainsi nommé, parce qu'il était bâti sur trois éminences.

Ernest, après avoir ainsi congédié le jeune militaire, fit de sérieuses réflexions sur ce qu'il venait de lui dire, et crut prudent de prendre des précautions, pour n'être point la dupe de quelque perfidie : cependant il fut bien loin de se repentir de la confiance qu'il avait paru avoir dans le grand-duc de Lithuanie.

Il savait que le respect des peuples et celui des militaires sont les soutiens des états, et que sans cela il n'est point de trône à l'abri des revers.

Dès que le jour fut entièrement arrivé, il ordonna à un de ses écuyers de lui tenir un cheval prêt, et de

se disposer à l'accompagner. Ensuite il se rendit à l'appartement de Léopold.

Il le trouva assis devant son bureau, la tête appuyée sur ses deux mains et dans l'attitude de la plus profonde douleur.

Ah ! dit-il intérieurement à cet aspect, il est ou bien malheureux, ou bien coupable !

Il s'approcha de lui. Léopold le regarda, et ce regard annonçait, non pas la colère, mais l'incertitude, et ressemblait à celui d'un homme combattu entre le vice et la vertu.

Il était pâle, et ses cheveux en désordre prouvèrent à Ernest qu'il avait veillé toute la nuit.

Qu'as-tu Léopold, lui dit-il avec cette voix touchante qui lui gagnait tous les cœurs? Confie-moi tes nouvelles peines. Je ne parle point en ce moment au duc de Lithuanie, mais à mon frère, au seul ami que m'ait donné la nature. Parle, je t'en supplie au nom de l'amitié que je ressens pour toi, au nom sacré d'une mère qui nous chérit. Songe qu'il n'est rien que je ne te sacrifie, à la réserve de l'honneur. Explique-toi avec franchise. Veux-tu que je n'aille point à Mittaw, que je me prive du bonheur de voir et d'embrasser librement ma mère, de contempler avec ivresse celle que l'amour paraît m'avoir destinée? Veux-tu enfin que je te cède la main de

la femme que j'adore, et qui m'est plus chère que la vie? Ah! pour m'immoler à l'amitié je n'ai pas besoin des ordres d'un souverain, il me suffit des désirs de mon frère.

En prononçant ces mots, il prit dans ses bras Léopold qui s'était levé, le serra sur son cœur. Mon ami, le même sein nous a portés; les mêmes remparts nous ont vus combattre et vaincre; la gloire que j'ai pu acquérir dans les batailles ne t'est-elle pas commune? Je ne veux des lauriers qui me sont, dit-on, réservés, qu'autant qu'ils seront partagés avec toi, puisque nous les avons mérités ensemble. Tu ne me réponds point? Ah! Léopold, ne suis-je donc plus ton frère?

Et quel avenir affreux semble se préparer pour nous?

Qui peut vous alarmer ainsi? Quel soupçon formez-vous contre moi? lui dit le duc d'une voix mal assurée. — Des soupçons.... Si je pouvais en concevoir de funestes à ton honneur, à ma sûreté, te serrerais-je avec plaisir contre mon cœur? T'offrirais-je le sacrifice de tout ce qui peut faire le bonheur de mes jours? — Pourquoi êtes-vous venu me trouver si matin? que vous a-t-on dit? car enfin on n'est pas ému, attendri comme vous l'êtes sans de grands motifs? — Je n'en ai pas d'autre que celui d'une amitié tendre et désintéressée, et je suis bien malheureux, puisqu'il paraît

que ce doux sentiment est étranger à ton ame. Je te quitte, Léopold; ma présence te gêne, je le vois avec douleur. Les enfans qu'une mère a désunis dès le berceau, semblent devoir l'être pour toute la vie!

Il quitta son frère, bien convaincu de la vérité de ce que l'officier lui avait dit.

Il forma aussitôt la résolution d'aller à la forteresse de Kéla pour y passer quelques jours avec le chevalier Ladislas, et de ne se rendre à Mittaw que s'il lui en donnait le conseil.

Il prévint les officiers de son armée qu'un voyage nécessité par des circonstances impérieuses, le forçait

à partir le premier ; mais qu'il les rejoindrait bientôt. Deux heures après avoir quitté Léopold , il était en route.

Celui-ci, resté seul dans son appartement, ne put, sans frémir, penser au sort qu'il réservait à son frère. La religion, l'honneur, la nature réveillèrent dans son ame des sentimens qui n'en étaient pas entièrement bannis.

Qu'allais-je faire ? se dit-il, et quel démon vomit dans les cours de lâches flatteurs qui aplanissent pour les souverains les routes du crime ? Périssent à jamais ces monstres dont l'unique talent est de corrompre les princes !

Au même moment son secrétaire vint lui annoncer que tout était disposé pour le départ de l'armée, et qu'on n'attendait plus que ses ordres.

Fuis loin de moi, lui dit Léopold; pouvais-tu penser que ton maître eût l'ame assez basse pour sacrifier son frère? Et, si tu le pensais, ne devais-tu pas me donner d'autres avis que ceux que j'ai reçus? Sors à jamais de ma présence.

Puissent tous les souverains qui gouvernent sur la terre, traiter, ainsi que je le fais, les criminels courtisans qui environnent leurs trônes!

Le secrétaire, anéanti par la co-

lère dont Léopold était animé, sortit de son appartement; mais à la porte il fut arrêté par un ordre que son maître donna, et conduit, sous bonne escorte, dans le couvent des Trois-Monts, comme dans une retraite sûre. Léopold enjoignit au supérieur de garder cet homme jusqu'à l'instant où il le lui redemanderait, l'en rendant responsable, et le menaçant de faire raser le couvent, qui était dans ses domaines, s'il osait enfreindre en rien les instructions qui lui seraient données par l'officier chargé d'accompagner le secrétaire.

Les équipages de Léopold sont prêts; on va se maître en route : Mais Ernest ne paraît point. On

court à son appartement, on ne trouve ni lui ni son écuyer.

Léopold dont le cœur était rendu à l'amitié, et qui venait d'abjurer tous ses odieux sentimens de jalousie, suspend le départ de quelques instans ; mais enfin son frère ne reparaît point.

Tout est perdu, se dit-il; Ernest, dont je n'ai payé la valeur et l'attachement que par la plus noire ingratitude, a redouté ma vengeance. Qui peut l'avoir instruit de mes projets? Il s'informe si l'officier qu'il avait chargé du message important était parti, et sur la réponse affirmative, il ne sait plus à quelle pensée s'arrêter.

Il fait demander aux chefs de l'ar-

mée s'ils sont instruits de l'endroit où est Ernest ; on lui répond qu'il est parti, accompagné d'un seul écuyer. Ah ! lui dit celui auquel il s'adressait, il faut que le général soit en proie à de grands chagrins, car, en nous quittant, il avait des pleurs dans la voix; mais, ajouta-t-il avec énergie, malheur à ceux qui pourraient affliger notre digne chef! ils seraient traités par nos braves soldats comme des ennemis de la patrie et de l'honneur, dont Ernest est le modèle et le soutien.

Léopold au désespoir monta sur son coursier et partit pour Mittaw.

Son voyage fut triste, et chacun se demandait : Quels sont donc les

nouveaux malheurs qui menacent encore la famille des Ketler ? Aurait-on appris la mort de la duchesse Catherine ?

Celle-ci, par bonheur, jouissait de la plus parfaite santé. Elle s'était présentée au palais ducal, y avait été reçue par la duchesse Sophie, et, après avoir eu ensemble une courte conversation, elle s'était fait reconnaître par elle et par le ministre Jagellon.

On peut se peindre l'accueil qu'ils lui firent. Ils y ajoutèrent la promesse du secret, jusqu'à l'instant où ses deux fils seraient arrivés, et Catherine fut regardée, à la cour de Courlande, comme un seigneur polonais qui voyageait pour son plai-

sir dans les différentes cours de l'Europe.

Ce fut ainsi qu'on la présenta à la duchesse Héléna; mais les traits du Polonais lui retracèrent ceux de l'écuyer auquel elle avait remis, six mois auparavant, un bracelet de cheveux orné de son chiffre et de pierres précieuses.

La jeune personne porta sur Catherine un regard timide. L'incarnat de la pudeur animait son teint. Elle se hasarda à dire à sa tante que le seigneur polonais ressemblait à l'officier qu'avait envoyé la mère du chevalier Ernest. Oui, lui répond Catherine, je me suis trouvée en Russie auprès de ce vaillant guerrier. Je connais celui auquel

vous avez remis un témoignage de votre estime pour la famille des Ketler, et ma ressemblance avec cet homme est frappante.

. Vous avez donc vu dernièrement le frère du grand-duc? — Oui, madame. — Vous étiez à l'armée avec lui? — Je ne l'ai quitté que le jour où ma présence n'a plus été nécessaire à son bonheur, ainsi qu'à celui de Léopold. — Eh! vous savez sans doute où est la duchesse Catherine? — Oui, madame. — Je voudrais bien la voir. — Vos vœux ne tarderont point à être exaucés. — Mais savez-vous si elle a réussi à faire rompre l'engagement qui enchaînait son fils à l'Ordre Teutonique? — Je suis certain qu'elle a tout employé pour

cela. — Un guerrier tel que le seigneur Ernest est digne d'occuper un trône. — S'il était libre et qu'il vous offrît sa main et sa foi.... — O mon Dieu, ma tante sait bien que je mettrais ma gloire à lui faire partager l'héritage que je tiens de mon digne père; mais hélas! mes désirs seront trompés. Pauvre Ernest! il sera toujours chevalier! — J'en augure autrement. — Ah! seigneur, si vous êtes dans la confidence de la duchesse Catherine, comme tout me porte à le croire, veuillez m'instruire. Tenez, madame, lui dit Catherine, recevez ce porte-feuille : vous hésitez! ne craignez rien; la duchesse Sophie vous autorise à l'accepter. Vous y trouverez la liberté d'Ernest

accordée par le pape, et c'est à vous que son heureuse mère confie ces papiers importants. A l'arrivée de ce fils qui fut trop long-temps méconnu, vous les lui remettrez vous-même, et vous disposerez de son sort : trop heureux, si l'amour.... Seigneur, dit la jeune personne en rougissant de nouveau, la duchesse Sophie peut recevoir ce précieux dépôt, et la mère du prince de Ketler a seule des droits sur son fils. — Elle vous les abandonne, Héléna, et le jour où elle vous nommera sa fille chérie, ne pourra pas avoir plus de charmes pour elle que ce moment où, en présence de votre tante et du seigneur Jagellon, elle vous donne un baiser, gage sacré

de l'amour maternel qu'elle ressent pour vous. Ne voyez plus en moi un seigneur polonais, mais Catherine d'Autriche.

Héléna se jeta dans les bras de la duchesse, et prouva par sa joie que la mère d'un amant adoré est bien sûre d'être aimée.

On fit les plus grands préparatifs à la cour de Courlande pour recevoir les fils de la duchesse de Lithuanie. On doit penser que l'amante d'Ernest ne trouvait rien d'assez beau pour un si grand jour.

Catherine fit inviter Zéida et son époux. Élisa aurait bien voulu répondre aux bontés de sa souveraine; mais le titre de mère qu'elle venait d'acquérir la forçait à rester

chez elle. Enfin il y avait quinze jours que la duchesse de Lithuanie était à Mittaw, lorsque l'avant-garde de l'armée y arriva. Elle fut suivie, le lendemain, par les corps qui devaient rester dans le duché de Courlande.

L'allégresse la plus vive était peinte sur toutes les figures; mais combien elle était vive dans le cœur de Catherine et dans celui d'Héléna!

Dès le matin, les habitans de Mittaw furent sur pied. Le son des cloches se mêlait à la musique ainsi qu'aux chants de victoire.

Une estrade magnifiquement décorée avait été dressée devant le palais ducal.

Lorsque les troupes entrèrent

dans la ville, une salve d'artillerie fut l'annonce de ce fortuné retour. La charmante Héléna, conduite par Jagellon et parée des plus riches habits, fut placée sur le trône qu'avait occupé son père.

Catherine d'Autriche avait repris le costume de son sexe. Elle était avec la duchesse Sophie et plusieurs seigneurs de la cour. Bientôt son nom passe de bouche en bouche, et les cris répétés de *vive Catherine ! vive la mère du vaillant Ernest !* parvinrent aux oreilles de Léopold qui s'acheminait lentement vers la place publique.

Son ame était tourmentée par les plus affreux pressentimens. Il venait d'apprendre que sa mère était-là, il

s'attendait à y trouver aussi son frère.

Bien certain qu'il avait été prévenu de ses projets contre lui, il avait lieu de croire que sa conduite allait être connue de tout le monde.

On arrive enfin auprès du trône où est placée Héléna. Cette belle et modeste souveraine, d'un œil inquiet et par des regards furtifs cherche à découvrir parmi les officiers celui dont le souvenir fait battre son cœur. Mais hélas! elle ne le voit point.

Léopold, tremblant comme un criminel que l'on conduit au supplice, descend de cheval. Son trouble est si grand, qu'il passe devant le trône sans même courber la

tête ; mais ce n'est point un sentiment d'orgueil qui l'en empêche. Les remords, la honte, voilà son partage. Sa marche est incertaine; cependant il cherche sa mère, la reconnaît et tombe à ses pieds. Elle le relève, l'embrasse et lui demande Ernest.

Il ne peut lui répondre. Le désordre de ses idées est tel, qu'il s'accuse de l'absence de son frère.

Malheureux, lui dit la duchesse, n'était-ce pas assez de m'avoir rendue ta victime, faut-il qu'Ernest éprouve en ce moment un sort semblable à celui qu'a éprouvé son infortunée mère?

La douce et sensible Héléna qui tenait dans ses mains la couronne

de myrte et de laurier qu'elle devait offrir au vainqueur, était tombée sans connaissance dans les bras de sa tante, lorsqu'un murmure annonçant la joie vint faire diversion à cette scène douloureuse.

Un jeune guerrier accompagné d'un chevalier teuton arrive au grand galop.

Il met pied à terre, court se jeter dans les bras de son frère, le serre sur son cœur en lui disant à voix basse : J'ai tout appris, Léopold; j'oublie un moment d'erreur et de jalousie; tu n'en seras pas moins pour moi le plus chéri des hommes.

Il regarde la duchesse, il ne l'avait jamais vue revêtue d'habits de

femme ; cependant les traits du fidèle René ne sont point effacés de son souvenir, il s'écrie : O René, ô ma mère !

Catherine, pour la première fois, se sent pressée par les bras de ses enfans, et toutes ses peines sont oubliées.

Héléna, rendue à la connaissance, considère ce tableau touchant. Léopold, voulant réparer publiquement les torts qu'il avait eus envers son frère, le prit par la main et le conduisit au pied du trône.

Madame, dit-il en s'adressant à Héléna, souffrez que je vous présente le guerrier le plus vaillant de l'armée, celui auquel vous devez la conservation de votre puissance. S'il

est un prince qui puisse aspirer au bonheur de vous posséder, j'atteste à la face du ciel que cette gloire lui appartient. J'aurais regardé comme la suprême félicité l'honneur d'être votre époux, et de déposer à vos pieds les titres du grand-duché de la Lithuanie; mais les vertus d'Ernest l'emportent : permettez que le dernier emploi de la puissance d'un tuteur soit celui de vous donner un prince digne de vous. Heureux, si cette offrande peut vous être agréable !

Les cris de *vive Ernest! vive le duc de Courlande !* se répétèrent avec enthousiasme : tout le monde savait qu'il n'appartenait plus à l'Ordre Teutonique.

Héléna couronna le héros et lui remit les papiers qui lui garantissaient la rupture de ses vœux. Léopold, s'adressant à sa mère, lui dit: Madame, mon cœur n'a point à se reprocher les malheurs dont vous êtes accablée depuis quatre années. Je ne puis mieux vous prouver que l'ambition n'a jamais pu me rendre criminel, qu'en abdiquant le souverain pouvoir, que je remets entre vos mains; et je proteste publiquement que je ne me regarde plus dès ce jour que comme le premier de vos sujets.

Cette action lui concilia bientôt tous les cœurs, et l'on fut convaincu que l'infâme Ponioski avait été le seul auteur des maux qui affligèrent

si long-temps la famille des Ketler.

Peu de jours après, la diète, assemblée à Mittaw, confirma le choix de l'aimable Héléna.

Ernest fut reconnu grand-duc de Courlande, et son heureuse union mit le comble à tous ses vœux.

Le ministre Jagellon qui, pendant la minorité d'Héléna, avait gouverné avec la plus grande sagesse, était déjà avancé en âge. Il demanda et obtint sa retraite, pour aller vivre paisiblement dans ses terres; et ce fut au chevalier Ladislas qu'Ernest confia la première place du ministère. Tout le monde applaudit à ce choix, et l'on disait hautement : *Quand on a su former un guerrier tel qu'Ernest, on est bien digne de toute sa confiance.*

Léopold resta pendant quelques jours avec son frère : il jouissait de son bonheur, sans y porter envie ; enfin il sentit qu'il devait retourner dans ses états. L'amour paternel l'y rappelait, et l'heureuse Catherine brûlait du désir d'embrasser cet enfant chéri qu'elle avait arraché des bras de Ponioski.

Elle quitta la Courlande et se rendit à Grodno. On l'y conduisit avec une pompe digne de son rang. Son entrée dans cette ville fut un triomphe. On y avait préparé des fêtes qui durèrent quinze jours.

A l'aspect de Catherine, que l'on avait soupçonnée coupable, que l'on avait crue morte, dont enfin, par le zèle d'Élisa, on avait reconnu l'in-

nocence, les Lithuaniens firent éclater les transports de leur joie.

Avec quel attendrissement, quelle reconnaissance cette femme naguères si malheureuse reçut les témoignages du respect et de l'amitié qui lui furent prodigués ! Mais quoique son fils eût décidé publiquement que le souverain pouvoir n'appartenait plus qu'à sa mère, Catherine ne voulut jamais consentir à le détrôner.

Cher Léopold, lui dit-elle, je ne veux d'autre emploi à la cour que le soin d'élever ton fils, de le rendre digne de te succéder un jour. Je mettrai désormais tout mon bonheur à faire des heureux.

Elle remplit les engagemens qu'elle

avait pris : elle forma le jeune Philippe sur le modèle d'Ernest. Dès qu'il eut l'âge de raison, elle lui inspira des sentimens de noblesse, mais point de fierté ; l'amour de la gloire dépouillé de l'ambition démesurée qui avait failli détruire toute la grandeur de la famille des Ketler.

Elle lui montrait le trône qu'avait occupé son aïeul. Elle lui disait : *Pour être digne de gouverner ses semblables, il faut posséder toutes les vertus. Les peuples ont droit d'en attendre de leurs souverains, qui ne sont que des mandataires auxquels le Tout-Puissant a confié leur sort.*

Catherine avait été pendant quatre années à l'école du malheur.

Elle y avait puisé cette douce sensibilité, la première des vertus.

Elle avait été arrachée à l'esclavage, à la mort même par ses inférieurs; et ce trait de courage lui avait appris à connaître les hommes et à ne les juger que par leurs actions, et non par le rang qu'ils tiennent dans la société.

La Lithuanie se ressentit bientôt de cet heureux changement. Léopold fut moins impérieux, moins sévère; ses peuples en devinrent plus soumis et plus respectueux. Les deux états voisins semblaient n'en composer qu'un seul.

Les premiers jours de la puissance de Catherine virent triompher l'orgueil et l'ambition : les derniers furent consacrés à la paix

et à l'humanité. Elle n'oublia jamais que sa fatale prédilection pour Léopold, l'abandon dans lequel elle avait laissé le jeune Ernest auraient pu amener la guerre au sein de sa famille. Sans cesse elle remerciait le ciel de lui avoir inspiré la pensée de se rendre l'écuyer de son fils.

C'était à cet heureux stratagème qu'elle devait son bonheur et la réunion de ses enfans, qui furent, jusqu'au dernier moment de leur existence, des modèles d'amitié fraternelle.

Ernest de Ketler n'était plus chevalier ; mais son cœur, noble et sensible, conserva les sentimens qui distinguaient ses frères d'armes.

Vaillant, généreux, et l'ame pénétrée des augustes principes de la religion, il en fut un des défenseurs les plus zélés. Sa famille devint très-nombreuse; mais il porta à ses enfans un attachement égal. Plusieurs de ses fils se rendirent volontairement Teutons. Ils avaient en leur père un ami, un guide, et l'exemple de toutes les vertus. Aussi furent-ils les plus illustres chevaliers de l'Ordre Teutonique.

Catherine parvint à la plus heureuse vieillesse. Entourée de toute sa famille, elle s'endormit d'un sommeil de paix dans les bras de la piété filiale.

FIN DU TOME TROISIÈME ET DERNIER.







